

PLURIELLES

" LA TERRE PROMISE EST TOUJOURS DE L'AUTRE COTE DU DÉSERT " Edmond JABES

Dans ce numéro:

EDITORIAL : Un nouveau dialogue.

Théo KLEIN : Le judaïsme français,
déclin ou renaissance.

DOSSIER : **Le nouveau dialogue judéo-arabe.**

Itzhak RABIN : Un discours humaniste.

André AZOULAY : Les vertus du dialogue.

Lucette VALENSI : Juifs et Arabes en Tunisie.

Annie GOLDMANN : La femme non-juive
dans l'œuvre d'Albert COHEN.

Gérard ISRAËL : Immigration et solidarité.

..... et des chroniques

SOMMAIRE COMPLET A L'INTÉRIEUR

SOMMAIRE

Editorial : Izio ROSENMAN : Un horizon de paix	1
Actuelles : Théo KLEIN : Le judaïsme français, déclin ou renaissance	3

Dossier : Le nouveau dialogue judéo-arabe

Izhak RABIN : Un discours humaniste.	13
Hirsh GOODMAN : 1973-1993 : from war to peecae.	16
André AZOULAY : Les vertus du dialogue.	27
Dr Ciella VELLUET : Une visite à l'O.L.P. à Tunis: les questions de santé.	39
Violette ATTAL-LEFI : La Tunisie au miroir de sa communauté juive.	48
Lucette VALENSI : Tunisie : Espaces publics, espaces communautaires.	52
Albert GABRIELEFF : Une rencontre insolite et prometteuse.	61

Droits de l'homme :

Gérard ISRAËL : Immigration et solidarité.	63
--	----

Culture:

Annie GOLDMANN : La fascination de la femme non-juive dans l'œuvre d'Albert Cohen.	65
Anny DAYAN-ROSENMAN : A propos de "Moi Ivan, Toi Abraham".	73
Alain PENSO : Lorsque la télévision traite de l'Histoire.	78
Brèves.	83

Les textes n'engagent que leurs auteurs.

PRIX: AU NUMÉRO : 25F - ABONNEMENT (4 numéros): 80F

ASSOCIATION POUR UN JUDAÏSME HUMANISTE ET LAÏQUE (A.J.H.L.)

253, Avenue Daumesnil, 75012 PARIS .Tél: 40 19 99 70. Fax: 43 07 05 10

Son objet: favoriser un judaïsme laïque et pluraliste qui respecte la diversité des dimensions de l'identité juive: morale, culture, religion, philosophie, histoire, mémoire, traditions. Proposer une réflexion, un projet identitaire juif contemporain pleinement inscrit dans la société globale.

CONSEIL D'ADMINISTRATION:

Albert Memmi (Président), Violette Attal-Lefi (Vice Présidente), Elie Barenfeld, Evelyne Botbol, Renée David, Albert Gabrieleff, Maurice Jastrzeb, Jacqueline London, Izio Rosenman (Secrétaire Général), Ernest Vinurel.

Un horizon de paix

par IZIO ROSENMAN

L'accord cadre entre Israël et l'O.L.P., sur la future autonomie palestinienne, dit "Gaza- Jéricho d'abord" signé en septembre 1993 à Washington a profondément modifié les perspectives politiques au Proche-Orient, en ouvrant pour la première fois une brèche dans le mur des haines et peurs réciproques entretenues depuis cent ans. Cet accord qui dessine enfin l'horizon d'une paix possible entre Israéliens et Palestiniens est le résultat d'une évolution lente des idées et des représentations chez les uns comme chez les autres. Il marque aussi sur un plan plus général une levée des blocages entre Juifs et Arabes. Après tant d'années de haine on comprend aussi la méfiance et l'incrédulité des sceptiques, car la réalité de la paix mettra beaucoup de temps à être visible.

Les Palestiniens ont compris qu'Israël fait désormais partie définitivement de la géographie des États de la région, et qu'ils auraient tout à perdre à continuer à refuser son existence. Car le refus de son existence et de toute perspective de paix ne ferait que renforcer en Israël même le camp du refus, et risquant ainsi de développer encore plus la colonisation des Territoires occupés. À attendre encore quelques années il n'y aurait plus rien à négocier.

Quant à Israël il a compris, après cinq ans d'Intifada, qu'il n'y a pas de solution militaire à la question palestinienne. Que la seule voie possible pour que la violence entre les deux peuples cesse, consiste à proposer une solution politique aux Palestiniens, une solution qui tienne compte de leur dignité, conquise par cinq ans d'Intifada, le statu quo ne pouvant éternellement durer, sans risquer de mettre à feu et à sang tout le Proche-Orient. Israël a compris que faute de signer des accords avec l'O.L.P. aujourd'hui, il risquait d'avoir à affronter dans l'avenir un adversaire plus coriace et beaucoup plus extrémiste, à savoir le Hamas, ou d'autres mouvements intégristes. La guerre risquant alors de devenir une guerre de cent ans. Itzhak RABIN a eu le courage de reconnaître cette vérité et d'en tirer les conséquences.

Là comme ailleurs, comme en Bosnie Herzégovine, seule la paix est porteuse d'avenir pour les peuples.

Cet accord en lui-même contribue à modifier les idées et la

réalité tant en Israël que chez les Palestiniens. Une indication récente illustre ce processus : alors que jusqu'à l'année dernière seuls 10 à 15 % d'Israéliens se déclaraient partisans d'un État palestinien, à présent (sondage de janvier 94), près de 50% s'en déclarent partisans, contre environ 30% qui s'y déclarent opposés. On doit aussi à ce titre se féliciter de la première nomination d'un arabe israélien comme ambassadeur ; il s'agit d'un ancien juge qui vient d'être nommé ambassadeur d'Israël en Finlande : Israël a compris qu'il fallait aussi des gestes symboliques à l'adresse des Arabes israéliens pour qu'ils ne se sentent pas les parents pauvres du processus de paix qui vient d'être engagé.

A ce propos on peut regretter que la communauté juive française se montre si timide dans l'appui au processus de paix engagé entre Israël et les Palestiniens. Félicitons-nous du succès de l'initiative du Comité de liaison des associations juives laïques qui a organisé le 5 décembre dernier dans l'Amphithéâtre Richelieu à la Sorbonne, un meeting de soutien à ces accords. Devant six cents participants et dans une ambiance chaleureuse que l'on n'avait pas connue depuis longtemps, des Palestiniens, Leila Shahid, représentante de l'O.L.P. et Elias Sanbar, rédacteur en chef de la revue Etudes Palestiniennes, des Israéliens, Claude Klein, professeur à l'Université de Jérusalem, et Avraham Rozenkier, représentant du Mapam en Europe, ainsi que de nombreuses personnalités juives françaises, ont débattu, sous la présidence de Me Théo Klein, ancien Président du CRIF, des perspectives de paix mais aussi des obstacles qui se dressent encore sur le chemin de celle-ci.

Le climat de ce nouveau dialogue judéo-arabe, auquel nous consacrons notre dossier central, s'étend peu à peu à tous les pays arabes, au Maghreb comme au Mashrek : les relations économiques et culturelles entre Israël et certains pays arabes se développent, malgré le boycott arabe anachronique qui continue officiellement à exister : des ministres israéliens sont invités, tandis que se mettent en place des programmes de coopération scientifiques, des rencontres ont lieu, comme celle symbolique organisée par l'UNESCO à Grenade. Les relations entre les pays arabes, comme la Tunisie ou le Maroc et les Juifs originaires de ces pays sont réexaminées dans un esprit d'ouverture et de vérité qui est nouveau. C'est à l'ensemble de ces questions que nous consacrons notre dossier ; nous avons l'espoir que ce nouveau climat de dialogue continuera à se développer pour construire la paix de demain : celle entre le peuple juif, dans toutes ses composantes, et les peuples arabes dans leur diversité.

Quel avenir pour les Juifs de France ?

par Maitre Théo KLEIN

Ancien président du CRIF

"En fait, je m'interroge sur le point d'interrogation qui figure dans le sujet. Point d'interrogation, parce que tel que le sujet est posé, on se demande au départ, de quoi il s'agit exactement. Est-ce qu'il s'agit du Judaïsme ? Est-ce qu'il s'agit de la communauté juive ou est-ce qu'il s'agit des Juifs. Et s'il s'agit du Judaïsme, comment définir le Judaïsme ? Il peut y avoir une certaine tendance à considérer que le Judaïsme est quelque chose d'un peu équivalent à ce que les non-Juifs appellent "la religion juive", c'est-à-dire une manière d'être et d'agir conformément à un certain nombre de règles appelées généralement la Halakha. Si c'était de ce Judaïsme qu'il s'agissait ou qu'il devait s'agir, mon point d'interrogation devenait immense, parce qu'au fond, je ne me sentais pas capable d'en parler car je ne me sens pas tout à fait à l'intérieur d'un Judaïsme défini de cette manière là. S'il s'agit, comme j'ai pu le comprendre, après tous les orateurs qui m'ont précédés, de la communauté juive, ou, plus précisément, de la

communauté des Juifs qui vivent en France ; alors, je me sens un peu plus à l'aise et je peux apporter peut-être, sinon une expérience, en tous cas un certain nombre de réflexions. J'ai été extrêmement intéressé par ce qu'a dit le Rabin Gilles BERNHEIM et je pense qu'effectivement, bien que n'étant pas religieux, je peux adhérer à ce qu'il a dit : "égal respect pour la culture juive et la Thora". Je crois, en effet, qu'être Juif c'est entrer dans un système culturel, et pas seulement dans un système religieux, ethnique ou biologique. Etre un Juif simplement parce qu'on est né d'une mère juive - à mon avis aussi parce qu'on est né d'un père juif, mais c'est une opinion personnelle - cela ne me paraît pas en soi suffisant. Il me semble qu'il faut y ajouter quelque chose et ce quelque chose qu'il faut ajouter, c'est un certain degré de connaissances. Nous sommes porteurs d'une histoire et nous sommes porteurs d'une culture. Peu m'importe que certains considèrent que cette culture est essentiellement religieuse. Moi, je

m'accorde, à tort peut-être, le droit de lire la Thora en toute liberté ; et d'y trouver non seulement la relation d'un certain nombre de faits réels ou symboliques mais un enseignement éthique, un enseignement moral, un certain nombre de valeurs qui me paraissent fondamentales, éclairant ce que peut être la condition d'un Juif et me permettant de me sentir non seulement Juif par la naissance mais Juif par l'adhésion à ces valeurs, par l'adhésion à cette Histoire, à ce cheminement d'un peuple à travers les siècles. Si j'exclus la connaissance, si j'exclus un certain degré de connaissances, à ce moment là, mon judaïsme - ou ma judéité, pour reprendre le terme de MEMMI qui est sans doute plus juste - me paraît vide. Et, il me semble que l'un des problèmes qui se posent par rapport à l'horizon 2.000 , c'est justement le contenu de l'identité juive dont sont porteurs un grand nombre de membres de cette communauté. Moi, je suis extrêmement frappé, par le fait que trop souvent cette identité est fondée sur deux éléments qui sont étrangers à la personne qui les considère comme des éléments fondamentaux de son identité. Je veux parler de la SHOÀ et je veux parler d'ISRAËL. Que nous gardions la mémoire de la SHOÀ, c'est une chose qui me paraît nécessaire, totalement nécessaire.

Mais qu'un individu, né après la SHOÀ vive son judaïsme à travers cet évènement qu'il n'a pas vécu, qu'il a reçu en pleine gueule après, et dont il a une appréhension, qui est totalement différente de celle de la plupart de ceux qui ont vécu cette période, ; que son identité soit formée essentiellement de cette mémoire et puis d'un attachement à Israël où il ne va pas ; c'est à dire de quelque chose à quoi il adhère intellectuellement mais qu'il n'intègre pas réellement dans son identité, je trouve que c'est extrêmement dangereux parce que cela représente à mes yeux une fausse identité, un vide profond. Un vide que certains essaient de remplir et à cet égard, il faut reconnaître que dans les milieux religieux notamment, que ce soit du côté du Rabinat, ou que ce soit du côté des Loubavitch, ou d'autres, il y a un effort qui est fait ; je ne suis pas étonné, même si par certains côtés je le regrette, que cet effort rencontre des succès.

Il y a un autre élément qui me frappe : c'est ce qui m'apparaît comme une espèce de fausse course à la religiosité. Je suis un auditeur des radios juives, notamment le matin. J'ai suivi la progression qui m'a paru passionnante et qui est passée de Cacher à Cacher Beth Din à Glatt Cacher et à produit Chamour. Je pense qu'il y aura d'autres étapes encore. Je

constate que le nombre des restaurants juifs augmente. Je constate aussi, de temps à autre, que tel et tel restaurant caché ne l'est plus. Je n'ai pas l'occasion de constater que certains d'entre eux ont fermé leurs portes parce que je ne les fréquente pas assez pour les surveiller ; mais, là aussi, il me semble qu'il y a une espèce de phénomène superficiel. Et donc, quand j'essaie de réfléchir à cet Horizon 2000 de la Communauté, j'ai ce grand point d'interrogation de savoir comment nourrir ces jeunes, ces générations montantes, comment nourrir ceux qui vont être le pivot de la communauté en l'an 2000. Et, je n'ai pas beaucoup de réponses. Je suis heureux de ce regain d'intérêt pour les textes à travers les traductions. Je suis heureux d'apprendre qu'il y a de plus nombreuses possibilités d'apprendre l'hébreu et pas mal de gens qui fréquentent les cours. Je constate tout cela, je constate aussi, je l'ai déjà dit, l'effort des milieux religieux mais je pense que l'une des choses qui manquent à notre communauté, c'est la possibilité pour des jeunes de recevoir un enseignement des valeurs juives, des textes juifs, dans un cadre qui ne comporte pas de pression religieuse excessive. Je regrette, personnellement, qu'aujourd'hui la plupart des écoles juives soient des écoles dans laquelle la contrainte

religieuse est forte. Et, je me permets de le dire parce que j'ai fréquenté le premier lycée juif qui a existé en France ; c'était l'Ecole MAIMONIDE. Je l'ai fréquentée, comme vous vous en doutez, avant la guerre. Le Directeur de cette école, Marcus KOHN, était un homme religieux. Il portait une Kippa légendaire sur la tête, mais, à aucun moment, il n'a tenté d'exercer la moindre contrainte directe ou indirecte sur les élèves. On nous enseignait le TANAH ; on nous enseignait le TALMUD ; l'Histoire juive ; on a même tenté de nous enseigner à parler l'Hébreu - relativement peu. La nourriture était Cacher. Nous respectons les fêtes juives, (notamment celle de Pourim qui était l'occasion de nous moquer de nos Professeurs et notre Directeur).

Vous le voyez, je pose plus de questions que je n'apporte de solutions. Et maintenant, je vais un peu parler des Institutions. D'abord, parce que lorsqu'on dit du mal des Institutions en présence d'un ancien Président du CRIF, il se pose toujours la question de savoir dans quelle mesure il est visé ou pas visé. Alors, moi j'accepte toujours l'idée que les Présidents des Institutions, doivent être, comme l'a dit Gilles BERNHEIM, intelligents.

Je me suis souvent posé la question de

savoir si je l'étais suffisamment ou pas. Mais, je voudrais surtout souligner le fait que les hommes qui dirigent les Institutions ne se sont pas emparés de ces postes par la force. Les Institutions sont à l'image de leurs militants. Or, les militants ne représentent qu'une très faible partie de la communauté juive. Les Institutions sont le reflet de ceux qui y adhèrent et les dirigeants de ces Institutions sont aussi dans une certaine mesure le reflet de leurs militants. Et quand il ne le sont pas, ce qui souvent a été mon cas, on se réjouit beaucoup lorsqu'ils s'en vont et on les remplace par quelqu'un qui correspond mieux à l'idée que les militants se font de celui qui devrait les diriger. Gilles BERNHEIM a dit, et il a raison, qu'on ne peut pas être Juif sans une communauté. Nous avons besoin de cette Communauté. Et donc si nous avons une communauté, nous avons forcément des Institutions communautaires et nous ne pouvons pas, nous n'avons pas le droit de critiquer ces Institutions, si nous n'avons pas fait l'effort d'y entrer, si nous n'avons pas essayé d'entraîner des gens, essayé justement de faire en sorte que ces Institutions soient les plus représentatives possible et qu'elles honorent la Communauté. Parlons tout de même de quelques unes de ces Institutions : Il y a une

crise au Consistoire. Cette crise existe essentiellement au niveau du Consistoire de Paris. Elle est d'ailleurs un peu le résultat de la volonté démocratique du Consistoire, qui a été de tout temps l'une des rares organisations dont les adhérents étaient appelés à élire les dirigeants. Je suis moi-même le fils et le petits-fils de membres du Consistoire et je me souviens, dans ma jeunesse, d'avoir assisté à une réunion électorale au cours de laquelle mon père a été appelé à présenter ses idées en tant que candidat au Consistoire. Simplement, à cette époque là les candidats correspondaient au nombre de sièges à pourvoir. Il n'y avait généralement pas de candidat d'opposition ; et donc, les choses se passaient très calmement et les électeurs représentaient une faible partie de l'électorat potentiel. Il y a eu, après la guerre de 1939/1945, une ou deux tentatives de formation d'une opposition. Elles ont échoué. Puis, il y a eu, il y a maintenant deux ans, une tentative qui a réussi. Et, aujourd'hui, le Consistoire de Paris est l'objet de disputes très profondes. Car il y a un groupe qui ne représente pas à l'évidence la majorité des membres du Consistoire mais qui a représenté à un moment donné la majorité des électeurs. Il occupe le terrain et il l'occupe d'une manière qui choque

beaucoup de gens. Mais, en dehors de cette organisation, qui n'est pas sans importance, je crois qu'en ce qui concerne les autres structures, elles représentent encore très largement un espace où chacun peut s'exprimer. Je crois qu'on ne peut pas prétendre que le Fonds Social Juif Unifié ne soit pas ouvert à toutes les tendances. Il y a parmi les dirigeants de cette organisation, des Juifs de toutes les tendances possibles de la communauté - peut-être pas encore de représentant des Loubavitch. Quant au CRIF, je dirais là aussi que statutairement il y a à peu près toutes les organisations représentatives sur le plan national et je n'ai pas connaissance que l'on ait refusé à une organisation, pour une raison de tendance idéologique, d'entrer au sein du CRIF. On a peut-être refusé certaines organisations parce qu'elles n'étaient pas représentatives au plan national, mais certainement pas pour des raisons idéologiques. Donc, je voudrais, de ce point de vue là, peut-être vous rassurer et vous dire qu'il y a aujourd'hui au sein de la Communauté des Institutions qui font leur travail le mieux possible, qui regroupent des hommes de bonne volonté lesquels consacrent beaucoup de temps, beaucoup de leurs loisirs, même au-delà de leur loisirs, à essayer de faire marcher un certain nombre d'activités

communautaires. Que tout cela ne soit pas parfait, j'en conviens volontiers mais encore une fois, pour critiquer, il faut y venir. Je rappellerai de ce point de vue là quelque chose qui m'a beaucoup frappé : à plusieurs reprises, j'ai tenté de persuader des intellectuels juifs, non pas d'entrer au CRIF, parce que statutairement cela n'était pas possible, mais d'essayer de se regrouper ; et je leur disais "le jour où vous serez regroupés, le jour où vous organiserez un débat, en tant que représentant du CRIF, je viendrais débattre avec vous, et si ce débat peut se prolonger, j'essaierais qu'il y ait un débat entre les intellectuels et les dirigeants du CRIF". Et bien, peut-être ne me suis-je pas adressé aux meilleurs intellectuels, en tout cas je me suis adressé à ceux qui me paraissaient à la fois désireux d'agir dans la communauté et représenter une valeur. Et je n'ai jamais pu obtenir d'eux qu'ils se rencontrent parce que il y avait entre eux tellement de différences, sinon de jalousie, que l'idée que l'un d'entre eux puisse convoquer les autres ne pouvait pas fonctionner. Ils n'avaient pas tellement envie de se rencontrer pour travailler ensemble ; à la rigueur pour débattre mais pour travailler ensemble, non. Donc, j'aurais tendance à dire qu'il y a aussi quand il s'agit de l'intelligence de la Communauté une certaine

carence des Intellectuels de cette communauté qui sont les porteurs de cette intelligence. Encore un mot, j'ai écouté l'orateur qui m'a précédé, Serge BRODOWICZ. J'ai très bien compris ce qu'il a dit en ce qui concerne le fait que la Halakha, une fois qu'elle a défini le Juif, ne quantifie pas et ne dit pas il est bon ou mauvais, il est 10%, 50 % etc. Mais là, permettez-moi de vous dire que vous avez tapé à côté du problème. Le vrai problème qui est posé à la communauté juive et qui a été évoqué par Albert MEMMI se situe à la marge de la communauté. J'ai participé à un débat dans le cadre de JUDEOSCOPE : le problème des mariages mixtes, lorsque c'est le père qui est Juif et pas la mère ; et pourtant, les statistiques l'indiquent, les enfants ont plus souvent envie de rester juifs lorsque c'est le père qui l'est que quand c'est la mère qui est juive. C'est un problème à côté duquel on n'a pas le droit de passer. On n'a pas le droit de passer parce que c'est aussi l'avenir de la Communauté juive qui est en jeu. Le fait que l'on refuse d'en débattre pose un problème. Et le problème est le suivant à mes yeux : au fond, les Rabbins sont les porteurs, les interprètes de la Halakha ; en tous cas, ils réclament ce rôle et considèrent qu'au sein des communautés, c'est à eux de le jouer. Les Rabbins se refusent à examiner ce

problème et à l'examiner aussi dans la perspective historique, (parce qu'il ne semble pas que cette règle de la mère juive soit née avec les premiers Juifs). Il semble qu'il y ait eu d'autres traditions. Peut-être même que les Rabbins ont eu des raisons très profondes, à une certaine époque, d'introduire des règles de ce genre. Mais si l'effort de réflexion n'est pas fait, si l'effort d'examen n'est pas fait, il va se créer des Juifs qui seront totalement en dehors de la Halakha avec le risque que la Communauté éclate, entre les "Juifs-Juifs" - expression qui a déjà été utilisée, et des Juifs que certains ne considéreront pas comme Juifs, mais qui se considéreront eux comme Juifs. C'est un problème qui est extrêmement important car dans une communauté, il y a des pratiquants, des non pratiquants mais dès lors qu'une fraction de la communauté exclut une autre fraction de la communauté - et c'est à cela que faisait allusion Albert MEMMI, je le suppose tout au moins - à ce moment-là l'éclatement de la Communauté existe en puissance. A tout moment un schisme extraordinairement dangereux peut survenir, dont les Juifs religieux diront qu'il n'est pas grave car eux continueront la tradition et considéreront qu'ils sont eux la Communauté juive, mais il y aura des

forces perdues, des hommes perdus.

Des hommes qui vraisemblablement porteront pendant longtemps la blessure d'avoir été chassés, d'avoir été exclus. Encore une fois je crois que c'est dans ce sens là que Albert MEMMI parlait d'exclusion. Et je voudrais en terminant dire que je suis très heureux qu'il y ait aujourd'hui des efforts faits parmi ceux qui se disent laïques pour se regrouper, pour s'organiser et essayer à travers leurs activités de renouer, eux aussi, avec la connaissance du Judaïsme. Je lis assez attentivement les brochures que je reçois et je constate qu'il y a chez eux aussi une sorte de retour aux valeurs juives. Ce qui prouve bien, à mon sens, qu'il y a effectivement de nombreuses manières d'être Juif et que ce qui est important pour l'avenir de la Communauté, c'est qu'elle se considère comme ouverte à toutes ces manières d'être Juif.

Je voudrais enfin ajouter encore un mot (pour faire suite à une discussion des précédents intervenants)*: le mot "tolérance" existe dans l'Hébreu moderne ; cela se dit "sovlanout" et la racine de "sovlanout" c'est "Lisbol", ce qui signifie "souffrir", "supporter". Il faut savoir supporter les autres même au risque d'en souffrir pour qu'il y ait tolérance et, donc, démocratie.

* Note de la rédaction

" PLURIELLES "

Revue Trimestrielle de l'A.J.H.L.

253, Av. Daumesnil-75012 PARIS
Tél: 40 19 99 70-Fax: 43 07 05 10

Directeur de la Publication:

Albert MEMMI

Rédacteur en chef:

Rolland DOUKHAN

COMITÉ DE RÉDACTION:

Violette ATTAL-LEF, Jacqueline LONDON,
Izlo ROSENMAN

Dépot de Titre N° 93/0031
Commission paritaire en cours

**Association pour un Judaïsme humaniste et laïque
(A.J.L.H.)**

Bulletin d'Adhésion

Nom, prénom :

Profession :

Adresse :

.....

Téléphone :

Sujet d'intérêt :

Cotisation (comprenant l'abonnement à la lettre) : 250 F

Cotisation de soutien : 300 F et plus.

Cotisation étudiant : 100 F

Abonnement lettre seule : 150 F

Merci de nous communiquer le nom des personnes de votre entourage qui pourraient être intéressés par l'AJHL. Nous leur ferons parvenir gracieusement quelques exemplaires de notre Lettre mensuelle.

Nom, prénom :

Profession :

Adresse :

.....

Téléphone :

Bulletin à retourner complété et, le cas échéant, accompagné de votre règlement :

AJHL 253, avenue Daumesnil - 75012 PARIS - 40 19 99 70

LE NOUVEAU DIALOGUE

JUDEO-ARABE

שלום

سلام

Un discours humaniste.

Allocution de Itzhak RABIN

Premier Ministre de l'Etat d'Israël

pronocée à Washington le 13 septembre 1993, lors de la signature
de l'accord Israël-O.L.P.

***"Nous sommes destinés à vivre ensemble
sur le même sol de la même terre "***

Voici le texte Integral de la déclaration de Itzhak Rabin :

La signature aujourd'hui à Washington de la déclaration de principes israélo-palestinienne n'est pas simple ni pour moi-même en tant que soldat dans la guerre menée par Israël, ni pour le peuple d'Israël, ni pour le peuple juif de la diaspora qui nous regarde maintenant avec un grand espoir mêlé d'appréhension. Ce n'est certainement pas simple pour les familles des victimes des guerres, de la violence, de la terreur dont la souffrance ne guérira jamais, pour les milliers de personnes qui ont défendu nos vies avec la leur et qui ont même sacrifié leur vie pour la nôtre. Pour tous ceux-là, cette cérémonie arrive trop tard.

Aujourd'hui, à la veille d'une occasion, occasion de paix et peut-être de la fin des violences et des guerres, nous nous souvenons de chacun d'entre eux avec un amour éternel. Nous venons de Jérusalem, la capitale ancestrale et éternelle du peuple juif. Nous venons d'une terre de souffrance et d'angoisse. Nous venons d'un peuple, d'une maison, d'une famille qui n'a pas connu une seule année, un seul mois au cours desquels des mères n'ont pas pleuré leurs fils. Nous

venons pour essayer de mettre fin aux hostilités afin que nos enfants, les enfants de nos enfants n'aient plus à payer le douloureux tribut de la guerre, de la violence et de la terreur. Nous venons pour assurer la sécurité de leur existence, pour adoucir le chagrin et les douloureux souvenirs du passé, pour espérer et prier pour la paix.

Laissez-moi vous dire, Palestiniens, nous sommes destinés à vivre ensemble sur le même sol de la même terre. Nous les soldats revenus des combats, entachés de sang, nous qui avons vu les membres de nos familles et nos amis abattus devant nos yeux nous qui avons assisté à leurs funérailles et ne pouvons plus regarder leurs parents dans les yeux, nous qui sommes venus d'une terre où ce sont les parents qui enterrent leurs enfants, nous qui nous sommes battus contre vous les Palestiniens nous vous disons aujourd'hui d'une voix forte et claire: «Assez de sang et assez de larmes, assez ! ».

Nous n'avons aucun désir de vengeance, nous ne nourrissons aucune haine envers vous. Nous, comme vous, sommes un peuple, un peuple qui veut construire sa maison, planter un arbre, pour aimer, vivre à vos côtés dans la dignité, en affinité comme des êtres humains, comme des hommes libres. Nous donnons aujourd'hui une chance à la paix et nous disons qu'un jour viendra où nous ferons tous nos adieux aux armes. Nous souhaitons ouvrir un nouveau chapitre dans le douloureux livre de nos vies communes, un chapitre de reconnaissance mutuelle, de bon voisinage, de respect mutuel, de compréhension. Nous espérons embarquer dans une ère nouvelle de l'histoire du Moyen-Orient.

Aujourd'hui, ici à Washington, à la Maison Blanche, nous allons entamer le renouveau des relations entre les peuples, entre les parents fatigués de la guerre et entre les enfants qui

ne connaîtront pas la guerre. M. le Président des Etats-Unis, Mesdames et Messieurs, notre force intérieure, nos valeurs morales les plus élevées proviennent du Livre des livres, dans l'un desquels, intitulé le Koheleth, on peut lire: « Il y a une saison pour toute chose et un temps pour tout sous nos cieux. Un temps pour naître et un temps pour mourir, un temps pour tuer et un temps pour soigner, un temps pour pleurer et un temps pour rire, un temps pour aimer et un temps pour haïr, un temps pour la guerre et un temps pour la paix.»

Mesdames et Messieurs, le temps de la paix est venu. Dans deux jours, le peuple juif va célébrer la Nouvelle Année. Je crois, j'espère que la Nouvelle Année apportera un message de rédemption pour tous les peuples: bonne année à vous, à vous tous, bonne année aux Israéliens et aux Palestiniens, bonne année à tous les peuples du Moyen-Orient, bonne année à tous nos amis américains qui désirent également la paix et nous aident à la réaliser. Pour les présidents et les membres des administrations précédentes, et plus particulièrement pour vous, Président Clinton et pour votre équipe, pour tous les citoyens du monde, que la paix soit avec vous ! Dans la tradition juive, il est de coutume de conclure nos prières par le mot « Amen ». Avec votre permission, hommes de paix, je conclurai par ce mot tiré de la prière récitée chaque jour par les Juifs, et qui que vous soyez, volontaires, je vais demander à tout le public de se joindre à moi pour dire « Amen ». - (AFP.)

DOSSIER

That war, however, is what made this peace possible.

Without Egypt being removed from the cycle of enmity,

what we are witnessing today would never be

happening. In 1973, president Anwar al-Sadat thought

he had won the war. That a dashing soldier-genius,

Ariel Sharon, managed to cross to the Egyptian side

of the Suez Canal; that the Third Army was encircled

on the canal's eastern bank and captive to the Israel

Defense Forces; that Israeli soldiers were duck

hunting on the outskirts of Ismailiya, was irrelevant

to Sadat. He had taken Israel by surprise; engineered

a stunning first strike together with the Syrians on

two critical fronts and won back enough pride to

negotiate peace. The humiliating defeat of the

combined Arab armies in 1967 had been redressed.

Since coming to power in September 1970, Sadat had

tried to achieve peace by diplomatic means. Not that

he was a Zionist, but he understood that without

peace Egypt would slip into economic chaos with

DOSSIER

horrendous consequences, not to mention the probable
terribles > > > sans parler de

demise of his regime. Given the **bashing** Egypt had
mort étant donné coups to give

taken in the 1967 Six-Day War and the subsequent War
prendre to take > guerre des Six Jours < consécutif guerre

of Attrition; the country's population growth, that
usure pays croissance

97 per cent of the people were living on three per
> < gens to be vivant >

cent of the land and that the government was
< pays

importing 60 per cent of their food, he understood
importer > < nourriture comprendre to understand

that it was impossible for Egypt to continue arming
to > < impossible 1 dj > < continuer armer

for the next war and feeding its people at the same
prochain guerre nourrir people même

time.
temps

Sadat's diplomatic overtures to Israel fell on deaf
ouo tch > < ouvertures 1 el > < tomber sourd

ears. Golda Meir was the prime minister; Moshe Dayan
oreilles > < premier ministre

the defense minister. Both were legends in their own
1 > < ministre les deux > < légendes ouo propre

time and totally enraptured by what the press wrote
al > < temps totalement ravir > < presse écrire to write

about them - two leaders convinced that they were
ouo > < deux dirigeants convaincre

infallible, convinced that Israel was invincible. How
1a > < convaincre 1 el > < invincible to be

wrong they were.
errané to be

First came the Rogers plan - an attempt by the
eu > < premier venir to come tentative

then-secretary of state to translate the return of
secrétaire de l'État > < état traduire > < retour

DOSSIER

the Sinai peninsula conquered in 1967 into bilateral

peace. The Rogers initiative got nowhere. Then Nahum

Goldmann, head of the World Jewish Congress, came

from Sadat with the same message. He was branded a

traitor. Finally, in a historic speech in the

Egyptian parliament, a frustrated and enraged Sadat

said he would sacrifice a million men to cross the

Suez Canal in order to regain Sinai. Golda Meir

responded by calling him a buffoon; Dayan responded

that Sadat did not have the military means to stand

up to Israel. Both were slaves to what became known

in Hebrew as the "conceptzia" - the "concept" -

whereby war was not a real option for the Arabs.

Again, how wrong they were.

I remember well that day in the Knesset, Golda on the

podium, the plenum and press gallery filled to

capacity, I remember the arrogance of her reply to

Sadat's threat. In a speech void of emotion, her

voice husky with cigarette smoke, she unabashedly

DOSSIER

mocked Sadat, making light of both his overtures for
se moquer mépriser les deux ouvertures

peace and his threat of war. I remember well the
paix menace guerre se souvenir bien

dismissive wave of her hand as she called Sadat's
dismissif-congédier signe de la main appeler

threat to sacrifice a million men a hoax and her
menace sacrifier hommes attrape

expression as she called him a clown.
appeler

That wave of the hand was interpreted in Egypt as a
signe de la main interpréter Egypte

slap in the face; the comment that Sadat was a clown,
gifle visage commentaire

a blow to his pride. War became inevitable.
coup fierté guerre devenir

How ironic that the arrogance of Golda and Dayan

should have set into motion a series of events that
mouvement série événements

have led up to the almost unimaginable scenario of
amener presque intenable

potential peace between Israel, its neighbors and the
paix entre voisins

Palestinians. How historically propitious that the
propice

blindness of Israel's leaders in 1973 sparked off a
cécité dirigeants mettre le feu aux poudres

chain of developments that has allowed Yitzhak Rabin
chaîne permettre

and Shimon Peres to work out an agreement that could
travailler accord

begin to unravel the Gordian knot that has tied this
commencer dénouer gordien noeud nouer

region in conflict for so many years; to begin
beaucoup ans commencer

DOSSIER

developing the victory of 1967 and the perceived
développer victoire perçue

defeat of 1973 into a workable settlement between the
défaite réalisable règlement entre

parties concerned. Once Egypt, the most populous,
concerner une fois le plus peuplé

most powerful and most serious of Israel's enemies,
le plus puissant le plus sérieux

had removed itself from an Arab coalition against
enlever lui-même coalition centre

Israel, resolving the Middle East conflict by
résoudre moyen orient

military means became an impossibility for the Arabs.
moyens devenir

The first step was the signing of disengagement
premier pas signer

agreements brokered by then-secretary of state Henry
accords broker-courtier secrétaire de l'époque état

Kissinger in 1974. These agreements with Egypt were
accords avec

translated in 1979 into what seems to be permanent
traduire sembler

peace; with Syria they resulted in a border with
paix avec Syrie résulter frontière avec

Israel that has been quiescent to this day.
être calme jour

It has taken 20 years, the demise of the former
prendre to take ans mort ancien

Soviet Union and the defeat of Iraq, six years of
Union Soviétique défaite ans

fruitless Intifada and the ascendancy of a Labor
stérile ascension travailliste

government under Yitzhak Rabin over Mr. "Nyet"
Mister

Shamir, for that realization to be, hopefully,
ouu

converted into reality.
hope-espérer convertir

DOSSIER

1 et a1 tch' * * 1000
 Israel's right wing is, naturally, opposed to the
 >alle droite < naturellement opposer

* 1000 eu 1
 proposed settlement. Worse, the incumbent chief of
 proposer règlement pire titulaire >Chef des armées

< 1*
 staff, Ehud Barak, and his deputy, Amnon Shahak, have
 < député

1 ! et aou () aou 000 aou
 expressed grave doubts about the process we are about
 exprimer doutes processus

1 1à è aou è è 0
 to embark on. The question now is whether the caution
 embarquer maintenant si avertissement

1 et 1* 1 100 tch'
 of Israel's military men regarding the future
 hommes concernant

1 1 et 1*
 agreement is to be taken seriously.
 accord prendre sérieusement

dj' a1 à 1 11 1
 Judging by past experience, they have never been
 juger passé jamais avoir raison

a1 1
 right. On the eve of the Sadat visit, for example,
 veille

aou è 1* 1 1è
 Mordechai Gur, now deputy defense minister, then
 maintenant ministre

1 et 100 et 100
 chief of staff, gave a newspaper interview in which
 >Chef des armées < donner Journal

he said that the visit was part of a massive
 dire to say

1 1è 1 1
 deception. And what better example than then-chief of
 illusion meilleur

* * 1è
 military intelligence, Eli Zeira, sitting in his
 renseignements assis

1 è a1 à 001
 office at IDF headquarters on Friday afternoon,
 bureau quartier général vendredi après midi

1 000 è * *
 October 5, 1973, telling military correspondents,
 dire

100 a1 è 1
 including myself, that the war they were predicting
 incl même guerre to be prédire

300
 was not about to happen.
 arriver

100 1 djè 1 11
 It was during that meeting that the general received
 durant recevoir

DOSSIER

understanding that Sadat was serious enough about
comprendre que sérieux assez

peace to go to war.
paix guerre

The Yom Kippur War laid the foundations for the peace
guerre mettre to lay fondements paix

now emerging. Despite taking Israel by surprise on
maintenant malgré emmener

two fronts, the joint Arab coalition failed to defeat
deux dj o1 jaindre to join échouer battre

Israel. For a decade and more, from the mid-70s until
plus milieu des années 70 jusqu'à

recently, President Hafiz al-Asad of Syria tried to
récemment Syrie essayer

gain strategic parity with Israel, bankrupting his
gagner égalité avec faire banqueroute

own country in the process. For the same reasons that
propre pays processus même raisons

Gorbachev came to the conclusion that glasnost - not
venir to come

a continuation of the Cold War - was the answer to
froid guerre réponse

American technological superiority and not the Cold
froid

War, so Asad was forced to abandon the idea of being
guerre forcer idée pouvoir to be

able to take on Israel one-to-one. That conclusion
prendre

was reached long before the former Soviet Union
atteindre avant ancien >Union Soviétique

disappeared or the Gulf War occurred. With Egypt out
disparaitre golf guerre arriver avec

of the game the war option no longer existed.
jeu guerre pas plus longtemps exister

And as for the Palestinians, a six-year struggle
s'agiter

against Israeli occupation, the Intifada, got them
contre israélien

to get

DOSSIER

great international public relations but little else.

Without the Arab states behind them they had no real

military option.

Ironically, Egypt's perceived victory was its

undoing. Sticks and stones and a sympathetic media

could not take the place of strong Arab neighbors

posing an existential threat to Israel. Without an

Arab partner willing to go to war on their behalf, it

was only a matter of time before they were forced to

negotiate peace.

Yitzhak Rabin and Shimon Peres are two men at the

right place at the right time. They have not only

witnessed the passage of history but have actively

played a part in molding it.

Rabin was the chief of staff who conquered the

territories in 1967. He now believes that it is his

historic mission to translate that victory into

peace. Shimon Peres masterminded this country's move

DOSSIER

into becoming a regional nuclear superpower. Both

over 70, they have finally set aside their personal

rivalries in the national interest. And finally,

after 20 more years of terrorism and war, hatred and

mindless killing, the Palestinians and Arabs seem to

have come to the same conclusion.

From war to peace, 1973 to 1993, 20 years of mutual

misery before Sadat's message could be finally

understood: Israel is a reality. The challenge facing

the Arabs is not whether to live with Israel, but how

to live with Israel. And the challenge facing Israel

is to believe that though Sadat may have pretended

that he won the war, in the long run the war was

actually won by us. The task ahead is to consummate

that victory by making permanent peace, and Rabin and

Peres seem to be very close to meeting the test.

Les vertus du dialogue

Un entretien avec d'André AZOULAY,

Président-Fondateur d'Identité et Dialogue
Conseiller de sa Majesté le Roi du Maroc

Izio ROSENMAN (I.R.) : André AZOULAY(A.A.), vous êtes le fondateur et étiez jusqu'à il y a peu de temps, le Président d'*Identité et Dialogue (I et D)*, un groupe qui a marqué profondément les rapports entre Arabes et Juifs et en particulier les Juifs d'Afrique du Nord. Vous êtes un militant de la paix de longue date. Est-ce que vous pouvez nous faire l'historique de votre démarche et de celle de votre groupe ? Dans une seconde partie, nous pourrions parler des contacts judéo-arabes et israélo-palestiniens.

A.A. : Identité et Dialogue (I & D) aura 20 ans dans quelques semaines. Avec deux ou trois amis Juifs Marocains comme moi, un jour à la fin de 1974, au retour d'un congrès en Israël, nous nous étions retrouvés à Paris profondément déprimés par ce que nous venions de vivre en Israël, dans nos familles, chez nos cousins, auprès d'amis politiques et ce que nous venions de vivre tenait en une équation assez simple : Nous Juifs Marocains appartenons à une communauté qui en Israël représente probablement le groupe social le plus homogène et l'un des plus importants de la société israélienne, plus de 500.000 personnes. Nous venions de les rencontrer et de les quitter dans un état de désarroi, d'aliénation que nous n'arrivions ni à comprendre ni à accepter. Donc le premier élément qui nous a conduit à réfléchir à une action politique, a été d'abord la situation des Israéliens d'origine marocaine. En 1974, on en était encore à cette équation caricaturale : des Israéliens venus du Maroc qui masquaient, qui occultaient leur propre identité. C'était le moment où on rencontrait souvent des Israéliens nés à Marrakech ou à Essaouira, et qui pour être des bons citoyens en Israël, préféraient dire qu'ils étaient nés à Marseille ou à Aix-en-Provence et modifiaient leur nom. Beaucoup d'autres Israéliens l'ont fait, mais c'était par souci de retrouver leur identité totalement juive ou leur citoyenneté israélienne comprise dans la formalisation du nom. Dans notre cas, il s'agissait d'occulter, y compris dans le nom, ce qu'ils étaient eux-mêmes. Pour moi, il ne peut pas y avoir de chose plus tragique que de se renier soi-même, de couper le fil avec le père.

Donc, ce contexte discriminatoire était inacceptable, injuste et dangereux et à terme il était porteur de tous les ferments d'une explosion sociale en Israël. Parce que nous étions en paix avec nous-mêmes, notre histoire, notre culture et que nous ne voulions pas de cette explosion qui mettait Israël en danger de l'intérieur, il nous fallait agir. Ce fut le chapitre Identité.

Le deuxième chapitre, celui du Dialogue, qui n'est pas en opposition avec le premier, et qui donnera son sens à I & D, procède lui aussi de la mémoire.

J'appartiens à un judaïsme plus que millénaire, et j'avais le souvenir très précis de ce qu'avait été la présence juive au Maroc. Un souvenir très vivant de ma culture, de ma langue, de ma musique, de ma sensibilité et de ma relation avec l'autre; et l'autre c'était l'Arabe. Israël étant au Moyen-Orient et non pas en Alsace-Lorraine ou en Pologne, et Israël n'ayant de devenir et d'avenir que dans le monde arabe, il fallait aussi que j'apporte mon témoignage. Ceci a été la base un peu historique qui nous a conduits à nous réunir et qui nous a amenés à agir. Et il a donc fallu créer un cadre et trouver une définition. Et nous avons trouvé tout de suite ce nom que je trouve magique, *Identité et Dialogue*, parce qu'il résume tout. Il y avait cette quête de notre propre personnalité et il y avait cette volonté militante, d'être acteur pour quelque chose de meilleur que la confrontation.

Nous avons essayé de dire les choses très simplement à l'époque aux dirigeants israéliens, aux dirigeants communautaires français puisque nous vivions en France. Et puis à ceux que nous mettions en scène à nos côtés même s'ils ne le savaient pas encore, le Maroc et les Marocains. Et je crois qu'à ces trois niveaux, dans ces trois espaces, il serait intéressant de s'attarder sur ce qui a été la réaction spontanée immédiate

En Israël, ça été une sorte d'autisme. On nous entendait, on nous écoutait mais on ne nous comprenait pas, on ne nous répondait pas. Nous étions totalement atypiques, plutôt inquiétants, suspects. On avait installé un portrait-robot du Marocain en Israël, associé au profil intangible du Juif originaire du monde arabe, celui du réfugié, qui devrait faire table rase de ses origines pour prétendre à une citoyenneté normale. Donc, pendant de longs mois, des années, réaction d'hostilité de l'ensemble de la société israélienne, très peu d'écoute, très peu de compréhension, beaucoup d'attaques. Dans la communauté juive française, en tous cas dans sa représentation institutionnelle, nous avons été accueillis au mieux, par de l'indifférence, et souvent par de l'hostilité.

Au Maroc, je dois dire objectivement, qu'au niveau du système politique, avec les partis politiques au pouvoir ou ceux qui étaient dans l'opposition, nous nous

sommes retrouvés sur une base consensuelle immédiate. Il faut rappeler que jusque-là, dans les cabinets ministériels ou du Palais Royal, on acceptait en secret que nous nous affirmions totalement Juifs, on acceptait même que nous exprimions notre solidarité avec l'État d'Israël, même si elle était complétée par la nécessité d'arriver à la paix, mais tout ceci s'inscrivait dans une dialectique feutrée, confidentielle et fermée.

I.R. : Au total, on vous a beaucoup plus vite entendu au Maroc qu'on ne vous a entendu en Israël ou en France.

A.A. : Tout à fait. Mais pour être plus précis, je dirai qu'ailleurs dans le monde arabe, la réaction a aussi été assez caricaturale. Je me souviens de journaux maghrébins ou moyen-orientaux, qui disaient que nous étions simplement un instrument du Mossad. Et dans le même temps des journaux israéliens ne voyaient en *Identité et Dialogue* qu'une sorte d'approche manipulée et déguisée de l'O.L.P. à travers quelques Juifs récupérés ou manipulés. Bien évidemment nous n'étions ni l'un ni l'autre, les faits l'ont démontré.

Dans ces premières années de militantisme difficile, les pressions des uns et des autres auraient pu nous amener à changer ou à renoncer. Mais nous avons tenu bon.

Nous n'avons rien concédé de notre identité ; au contraire, nous l'avons récupérée et je crois que plus personne dans les communautés juives diasporiques ou en Israël, ne peut faire abstraction du judaïsme marocain en Israël, de la dimension séfarade dans les communautés. Nous avons en tous cas cassé un certain nombre de certitudes et nous sommes sortis de l'ignorance, de l'oubli, et des stéréotypes. Le chapitre *Identité* a été plus rapidement gagné, même si tout n'est pas encore terminé. Bien évidemment le chapitre *Dialogue* a été beaucoup plus long et difficile,

I.R. : Est-ce que vous pensez que ces différences de réactions ne viennent pas aussi du fait que ce groupe *Identité et Dialogue* avait été constitué, de personnes qui occupaient déjà une certaine position intellectuelle et sociale, au Maroc, ce qui faisait donc qu'elles pouvaient être entendues par les Marocains puisque c'était des cadres ou d'anciens cadres juifs marocains. Alors qu'en Israël mais aussi en France, elles venaient contredire des stéréotypes ?

A.A. : Je crois beaucoup aux vertus de la pédagogie et j'ai l'habitude de dire en tant que Juif Marocain, quand je suis en face d'un ami, Juif originaire de France, de Pologne, des États-Unis, que je connais beaucoup mieux son histoire que lui ne connaît la mienne. Je connais ses philosophes, je connais ses écrivains, je connais ses musiciens. En général, il n'a qu'une perception très restreinte, quand il en a une,

de ce que sont mes philosophes, de ce que sont mes Rabbins, de ce qu'est ma musique, de ce qu'est ma culture, et évidemment, cela crée nécessairement un décalage. Je crois qu'on a fait là un travail d'intermédiation culturelle qui a été utile. Ce qui est sûr, c'est que nous avons, en Israël en tous cas, contribué à donner à cette communauté originaire du Maroc, par cette vertu du discours et de l'exemple une autre légitimité.

On nous a souvent fait cette accusation : "vous êtes les bourgeois de cette communauté, vous êtes l'élite". C'est vrai et, c'est en tant que tels, responsables et solidaires que nous parlions. Et il ne fallait pas non plus que nous ayons la démagogie de prétendre que nous étions les prolétaires de cette communauté. Nous étions ce que nous étions. Donc, je n'avais aucune honte à m'assumer dans ma condition sociale, tel que j'étais et à avoir ce discours militant. Il était hors de question que je me déguise en militant de base pour faire passer ce discours. Très souvent, malheureusement, notamment dans la communauté juive française, pour être accepté dans l'establishment, il fallait simplement entrer dans le costume taillé par avance du Juif traditionnel, et si possible silencieux.

Je me souviens de quelque chose qui m'avait beaucoup humilié C'était dans nos débuts, je crois qu'il faut le dire avec le recul historique. Quand nous avons fait notre demande d'entrée au CRIF, on nous a fait jurer. Je ne sais pas si tous les candidats au CRIF doivent jurer sur la loi de Jérusalem, pour nous, ça a été le cas. Il a fallu que nous prêtions serment que sur la foi du serment nous démontrions que nous étions de bons Juifs, de bons sionistes. Donc, nous étions a priori suspects. Suspects de quoi ? Suspects d'être nous-mêmes, d'être des militants soucieux de la sécurité d'Israël et des combattants pour la paix ? Je ne l'ai pas oublié.

Violette ATTAL-LEFI (V.A.L.) : C'était exceptionnel?

A.A. : Je ne l'ai pas vérifié mais cet épisode a été une humiliation qui nous a marqués, qui nous a encore plus déterminé, non seulement à ne rien modifier à notre engagement, mais à continuer à être encore plus radicaux dans notre mouvement.

I.R. : Démontrer qu'on peut être pour le dialogue judéo-arabe sans pour autant être des traîtres.

A.A. : La nécessité de faire cette démonstration était en soi une provocation et un archaïsme qu'il a fallu effectivement combattre. En tant que Juif militant, je me suis toujours efforcé d'expliquer que mon judaïsme n'avait rien de biologique. Je ne suis pas Juif par le sang.

Je suis Juif par mon adhésion absolue à toutes les valeurs qui font la réalité culturelle, religieuse et philosophique du judaïsme et qui s'appellent liberté,

tolérance, dignité et progrès. J'ajoute que la façon dont au Maroc mes parents m'ont appris à être Juif a consisté à ce que l'autre, et au Maroc l'autre était mon voisin Arabe, bénéficie et jouisse des mêmes valeurs.

Ce sont ces choix qui ont déterminé mon engagement pour le dialogue israélo-palestinien et qui me font combattre aujourd'hui encore pour que Israéliens et Palestiniens coexistent dans le respect et la reconnaissance réciproques.

I.R. : Il me semble que vous évoquez quelque chose de très important pour nous autres Juifs humanistes, l'importance de l'Autre. Je pensais aux idées tant de fois développées par Lévinas, dont vous apportez l'illustration ; d'abord il y a la responsabilité vis à vis de l'autre ; et l'autre est effectivement pour le Juif, tantôt l'Arabe, tantôt le Palestinien.

A.A. : Oui, cette responsabilité vis-à-vis de l'autre a été la base idéologique la plus forte de la démarche d'*Identité et Dialogue*. Au Maroc, on ne savait pas qu'il existait des différences entre Séfarades et Ashkénazes. On ne nous l'avait jamais appris. C'est ici que j'ai découvert qu'il y avait tant de communautés, tant de façons d'être Juif. Pour moi le Judaïsme est quelque chose d'unique parce que justement basé sur ces valeurs-là qui transcendent toutes les frontières. Sur ce chapitre lorsque nous nous sommes affirmés Séfarades et Marocains, nous ne l'avons jamais fait en opposition aux autres. On l'a fait pour additionner notre propre sensibilité à celles des autres, et nous n'avons jamais voulu nous inscrire justement dans cet antagonisme démagogique et artificiel dans lequel on a cherché à enfermer notre réflexion et notre action. Par contre, je n'acceptais pas que mon histoire, mon identité, ma culture soit définie par le regard de l'autre, par la voix de l'autre.

I.R. Pouvez-vous évoquer les grandes dates d'I. & D., à commencer peut-être précisément par ce colloque organisé par I. et D., l'un des premiers sans doute, sur l'histoire du Judaïsme marocain.

A.A. : Oui, c'est vrai, c'était en 1978 à Paris, et ce colloque s'appelait effectivement l'Histoire du Judaïsme marocain.

Nous avions déjà largement progressé sur le chapitre Identité et nous avons pris prétexte, de l'histoire du Judaïsme marocain pour aller encore plus loin dans le dialogue et la réflexion puisque ce colloque a été le premier à portes ouvertes entre Juifs et Arabes, Israéliens et Palestiniens. Nous avions d'un côté 60 Israéliens et Juifs, de l'autre côté, 60 Arabes Marocains, Palestiniens et autres. C'était la première fois également qu'on a vu dans un colloque l'Ambassadeur d'Israël et l'Ambassadeur du Maroc côte à côte.

Pour moi, ce colloque, a été probablement l'un des temps les plus forts de notre

association. Ce furent des journées d'une très grande intensité, d'une très grande richesse intellectuelle. Mais surtout, ça a été une sorte d'électrochoc. Ces Israéliens venus rencontrer pour la première fois des officiels Arabes. Beaucoup d'Israéliens d'origine marocaine qui avaient eux aussi, été privés de ce fil qu'on avait coupé et qui d'un coup se retrouvaient dialoguant librement, sereinement, avec leur différence, avec leur point de vue souvent très radical, avec des Marocains de très grand niveau qui disaient également leur démarche dans une très grande tranquillité. Soixante délégués israéliens qui sont venus à l'Ambassade du Maroc. C'était un moment de très grande émotion. C'était en 1978, il y a 16 ans.

Grâce aux relais médiatiques que nous avons réussi à intéresser ce sont des millions de personnes qui découvraient au fil de nos débats qu'entre Juifs et Arabes quelque chose d'autre était possible que la confrontation.

I.R. : Que Juifs et Arabes n'étaient pas obligatoirement en guerre.

A.A. : Voilà, nous n'étions plus condamnés à cette fatalité.

I.R. : C'est l'implication politique d'un événement qui se présentait a priori comme un événement culturel. A ce propos, est-ce que vous pourriez évoquer les actions plus particulièrement politiques dans la partie Dialogue, et tout d'abord étiez-vous nombreux?

A.A. : 4 ou 5 personnes au début. Ensuite, les rangs ont grossi, mais on a toujours eu une sorte de noyau dur de 4 ou 5 personnes. Un vrai noyau dur. Chacune de nos manifestations amenait entre 200 et 1000 personnes. Il est vrai que nous restions qualifiés de groupe un peu fermé et élitiste. On grossissait un peu le trait parce qu'en réalité, nous avons malgré tout, je crois, un impact assez large. Nous n'avons jamais eu la prétention d'être une organisation populaire. Ce n'est ni notre sensibilité, ni notre volonté; nous n'en avons pas les moyens. Nous n'avons jamais voulu non plus nous marginaliser. On a privilégié l'efficacité et elle passait par cette équipe restreinte.

Un des autres moments forts fut la rencontre avec Sartaoui parce que tout militants que nous étions, tout audacieux que nous étions, le tabou de l'O.L.P. existait pour nous aussi. Bien évidemment, nous avons été invités à plusieurs reprises à rencontrer les dirigeants de l'O.L.P..

I.R. : Ce qui était une transgression majeure.

V.A.L. : Dans les années 80 ?

A.A. : Dans les années 70. On ne l'a pas fait. On l'a fait beaucoup plus tard, et on l'a fait d'abord à travers un homme, Issam SARTAOUI.

I.R. : Peut-être pouvez vous l'évoquer. Je crois que les gens ont déjà oublié

ou n'ont jamais su qui était Issam SARTAOUI.

A.A. : Issam SARTAOUI est un homme pour lequel j'ai beaucoup de respect. Il n'est plus là pour voir la paix. Il est l'un de ses architectes, l'un de ses éléments fondateurs.

Issam SARTAOUI était un militant, un responsable pur et dur. A la tête d'une unité combattante, il avait tué beaucoup d'Israéliens. Il avait conduit beaucoup d'actions très sanglantes en Israël.

Il nous avait expliqué, qu'il avait été jusqu'au bout de la démarche armée, qu'il en avait en même temps mesuré l'inutilité, et qu'à un moment donné, sa propre réflexion l'avait amené à comprendre que de toutes façons, l'action armée n'aboutirait pas, ni à l'État Palestinien, ni même à faire progresser la cause. Et il avait décidé à ce moment-là de s'investir dans l'action politique, dans la recherche d'une solution politique. Je crois qu'il l'a fait en informant les responsables de l'O.L.P. Cette information a été mal reçue. Il n'a jamais quitté l'O.L.P. ; il a été considéré comme quelqu'un à part. J'ai appris que dès le départ il travaillait avec quelqu'un qui aujourd'hui porte haut le flambeau de la paix au sein de l'O.L.P., Abou Maazen, son supérieur depuis ce moment-là.

Et déjà, ça m'avait fait percevoir que le kaléidoscope palestinien était beaucoup plus contrasté, plus compliqué que l'équation généralement admise du groupe armé, et exclusivement terroriste.

J'ai rencontré SARTAOUI pour la première fois sur une petite plage du Nord marocain dans un lieu totalement secret, grâce à l'intermédiation des Marocains, et à leur invitation. Cela a été un moment de très grande émotion. Je me souviens que dans la première heure où on s'est retrouvés, on a partagé un morceau de pain ensemble. Il y a chez nous un proverbe en arabe qui dit que lorsqu'on partage le pain, une partie du chemin, entre ennemis est déjà faite. On a partagé ce bout de pain, ce fut notre première rencontre et notre premier engagement commun. Et pendant les huit ans qui ont suivi ce fut une relation régulière. Ce que j'en retiens c'est qu'il nous a fait percevoir la réalité et la complexité du mouvement national palestinien. Je crois que nous aussi à *Identité et Dialogue*, on a complété sa formation et son information, de ce qu'étaient la réalité et les contrastes du monde juif dans ses composantes israéliennes ou diasporiques. Il y a eu cet échange mutuel qui a été, pour moi le plus important, la pédagogie. Et il y a eu bien sûr à côté de cela l'action politique avec lui ; nous avec lui et lui avec nous, dans les contacts avec les Israéliens, dans les contacts avec les autres. Je lui dois en tous cas de m'avoir éclairé, de nous avoir éclairés à *Identité et Dialogue*, sur le Mouvement palestinien.

V.A.L. : Il était donc autant demandeur que les gens d'Identité et Dialogue à ce rapprochement.

A.A. : Il savait que nous n'étions pas tout à fait d'accord avec lui. Nous savions, bien évidemment, que nous étions différents. Il y en a eu Saïd Hamami, Kalak, Naïm Kadder, et beaucoup d'autres qui sont morts pour cette cause. Issam Sartaoui et Emile Grunzweig moi j'ai toujours associé ces deux noms dans ma mémoire. Grunzweig, ce militant de Shalom Ah'chav, qui a été tué par une grenade lancée par un autre juif dans une rue de Jérusalem, parce qu'il disait tout simplement aux autres Israéliens son amour pour la paix.

I.R. : Est-ce que vous pourriez évoquer, les contacts qu'Identité et Dialogue a assurés avec les Palestiniens, puisque nous sommes un peu dans la partie histoire.

A.A. : Je ne sais pas si le moment est venu de faire l'inventaire exhaustif de cette action de tout ça. Ce qui est sûr, c'est que s'agissant du rôle joué par le Maroc dans le processus de paix avec les Palestiniens, avec les Israéliens, avec d'autres Arabes (Égypte...), le Maroc a joué un rôle déterminant dans tous les temps forts de cette évolution. I. & D. effectivement a été présent à toutes les étapes et surtout, et c'est là la partie la moins connue et pourtant peut-être la plus importante, I. & D. été présent pour faire en sorte que les démarches, les contacts, les voyages que nous avons pu organiser à ce moment-là, sinscrivent autant que possible dans le consensus des opinions publiques juives et arabes. Je veux dire que quand RABIN, avant Moshe DAYAN, était venu au Maroc...

I.R. : RABIN y était venu avant Moshe DAYAN ?

A.A. : Effectivement, Rabin est venu au Maroc avant les autres. Il a été suivi par Moshe DAYAN, puis par Shimon PERES et à part les grands chefs, il y a eu beaucoup de personnalités qui sont venues, qui ont beaucoup travaillé. Parallèlement à cela, nous menions toute une série d'actions pour faire venir au Maroc, des Israéliens qui étaient des prescripteurs vis à vis de l'opinion, des professeurs, des journalistes par dizaines pendant des années. Nous leur disions tout simplement : ouvrez vos oreilles, ouvrez vos yeux. Il fallait absolument qu'ils racontent, en rentrant chez eux, ce que pouvait être un pays arabe en paix avec les Juifs. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque là, tout était diabolisé, tout était caricaturé.

V.A.L. : D'où l'importance du contact direct.

A.A. : De l'éducation, de la formation et de la dédramatisation. Il y avait un mythe négatif du monde arabe en Israël. En Israël, un pays où la lecture est fondamentale, où la connaissance est beaucoup plus avancée que partout ailleurs, il y

avait pourtant une ignorance phénoménale de la vie au quotidien dans un pays arabe. Les Israéliens ont découvert, à travers ces voyages, ces villes, ces maisons marocaines où ils sont rentrés avec nous, qu'il y avait une histoire, qu'il y avait une architecture, une musique, une langue, une écriture. Ce sont des concepts comme ceux-là qui au fur et à mesure distillés tout au long des années, ont fracturé cette formidable pression, l'image négative qu'on avait façonnée, installée et qui était bien évidemment légitimée, consolidée par la réalité du conflit. Tout ceci à l'intérieur d'une dialectique basée pour l'essentiel sur la confrontation, l'exclusion, sur la violence, sur la mort. On vient de vivre un demi siècle de violence, de haine, de sang. Un Arabe, qu'il soit Égyptien, Marocain ou encore plus Palestinien, âgé aujourd'hui de vingt ou trente ans, n'a retenu du monde juif que cette confrontation.

V.A.L. : Il semble qu'il n'y avait pas dans les pays arabes de mouvement de paix correspondant à Shalom Ah'chav, le mouvement pour la paix israélien. A quoi est-ce dû ?

A.A. : Je l'avais constaté tout au long de notre action militante et ce fut un handicap formidable. Il est vrai qu'il n'existait pas d' *Identité et Dialogue* du côté arabe.

V.A.L. : Chacun était dans l'attente de la reconnaissance de l'autre.

A.A. : C'était en même temps assez explicable et ma responsabilité à moi, parce que moi je m'identifiais à Israël, était qu'Israël était tenu d'apporter une réponse au problème national palestinien. Il était normal que moi je sois plus actif, plus imaginatif et éventuellement plus présent, plus militant que les autres, Arabes.

Je crois qu'il faudra bien prendre en compte le fait que notre responsabilité était naturellement plus engagée dans la recherche du dialogue, que celle des Arabes.

I.R. : Vous évoquiez la recherche du dialogue. Peut-être est-ce le moment d'évoquer le groupe *Dialogue, Arabes et Juifs en France* .

A.A. : C'est tout à fait cohérent avec ce que l'on vient de dire. Nous constatons que nous n'arrivions justement pas à trouver ces partenaires, ces compagnons de route arabes, dans notre démarche, puisque nous nous étions définis à I. & D. comme un groupe juif dès le départ. Il y a eu à partir de ce constat la conjonction de deux éléments conjoncturels qui ont accéléré le processus qui a amené à la création de *Dialogue* . Premièrement, la montée du racisme en France. Le deuxième a été quelques années après, la guerre du Golfe. Je me souviens qu'au CRIF et dans d'autres cénacles, j'ai essayé de faire partager ce constat élémentaire que la France est avec Israël le seul pays du monde où tous les jours que Dieu fait, se réveillent plusieurs centaines de milliers de Juifs et de Musulmans, sur le même sol, le même

espace géographique. Tous les jours se côtoient des milliers de Juifs, des centaines de milliers de Musulmans.

Et il me paraissait totalement coupable et irresponsable de ne pas prendre en compte ce facteur et de ne pas en faire aussi une plateforme, un levier, un outil de pédagogie pour la paix ; d'autant qu'on le sait, les Arabes qui sont ici comme les Juifs qui sont ici, sont des sortes de miroirs qui réfléchissent l'un vers Israël, l'autre vers le monde arabe. Je disais aussi qu'en plus du facteur démographique de l'existence de ces communautés, il y avait le fait qu'une très grande partie de la communauté juive, et de cette communauté arabe partageait la même mémoire, la même sensibilité puisque venue pour l'essentiel d'Afrique du Nord.

Il y avait là la conjonction de toute une série de facteurs qui rendaient indispensable la création d'un mouvement qui réunisse les deux communautés ; c'est comme ça qu'est né *Dialogue*. Ça n'a pas été seulement en réaction soit au racisme, soit aux problèmes conjoncturels liés au Moyen Orient qu'il s'agisse du conflit israélo-palestinien, ou du conflit israélo-arabe ou de la guerre du Golfe, il y avait à la base d'abord cette donnée qui était une donnée objective et souvent positive. Alors *Dialogue* aujourd'hui que la paix est en train de se préciser, de se faire, est encore plus important parce qu'on ne peut pas non plus gommer ou occulter le fait que nous sortons d'un des conflits les plus longs de l'histoire, un des conflits les plus passionnels. Je crois plus que jamais à ce discours commun pour cicatriser les plaies dans les têtes ou dans les cœurs. Et puis pour que la paix ne soit pas seulement un traité qu'on signe, que ce soit aussi la paix des hommes et des femmes. Cette paix ne se fait pas seulement par la lecture de l'accord signé à Washington, elle se fait dans la création de nouveaux réflexes. Elle se fait dans l'évocation d'une autre histoire. Et ce sera un long chemin pour surmonter ces longues années où la haine, la violence et le drame ont conditionné nos réflexes..

V.A.L. : Peut-être que *Dialogue* pourrait jouer un rôle médiatique, faire connaître certaines initiatives de rencontres qui existent et qui ne sont pas assez connues. Quand elles sont portées à la connaissance des gens, ils réagissent de façon positive à ce moment là et se rallient beaucoup plus facilement à des initiatives déjà existantes.

A.A. : C'est vrai. Pour *Dialogue*, pour *I & D*, dès que nous sommes sortis dans la rue et dès que nous avons partagé ces retrouvailles, il n'y a eu aucune difficulté à y faire adhérer Juifs et Arabes. Je crois que c'est essentiel. Et en même temps je crois que nous devons assumer cette capacité d'exemplarité et la faire partager par le plus grand nombre.

Ce que je retiens aussi avec émotion, c'est l'action de *Dialogue* pendant la guerre du Golfe en France. Alors que tous les apprentis sorciers prévoyaient la confrontation, l'affrontement, je garde très présent dans ma mémoire la rapidité et l'efficacité de l'action de nos deux associations qui ont réussi à forcer le respect de l'un et de l'autre.

I.R. : Tu as parlé d'exemplarité. C'est peut-être le moment de développer ce concept plus concrètement : ces séries d'interventions télévisées où on voyait un Juif et un Arabe ou une Juive et une Arabe, tantôt toi, tantôt d'autres, dialoguer. Je crois que cela a été un exemple pacificateur extraordinaire qui a reçu un écho considérable dans le public.

V.A.L. : Un débat commun à l'Assemblée Nationale, une démarche commune auprès des ministères...

A.A. : Et aussi auprès du Premier Ministre, à l'époque, Michel Rocard, très attentif à notre demande, un débat à l'Assemblée Nationale avec Abdellatif LAABI (N.D.L.R. poète marocain) et de nombreux intellectuels juifs et arabes C'était en pleine crise.

I.R. Je crois qu'il est important d'évoquer ces choses-là, même en détail, car les gens oublient.

A.A. : Ni les uns ni les autres n'avons eu de complexe, de blocage. Parce que les SCUDS à ce moment là tombaient sur Israël, je me souviens effectivement être allé avec Abdellatif LAABI sur Antenne 2 dans *Envoyé Spécial*, pour dire ma solidarité avec les mères de Tel-Aviv, et je voulais que Abdellatif LAABI soit là pour entendre et il a dit que lui aussi était concerné par la menace qui pesait sur Israël. De la même façon j'ai dit à l'écran qu'il était insupportable pour moi de voir ces enfants irakiens privés de tout, dont certains mouraient sous les bombes. Il fallait que ce soit dit sans rien occulter de nos positions de l'un et de l'autre. Moi je pensais qu'il fallait sanctionner le comportement de l'Irak. Abdellatif pouvait avoir une autre sensibilité mais nous nous respections l'un et l'autre et nous nous retrouvions très fortement solidaires, réunis, avec les mêmes mots pour dire notre inquiétude, et pour les enfants Irakiens, et pour Israël. Et ça c'était nouveau. Il était important que des millions de personnes partagent avec nous cet engagement commun et ce respect commun parce qu'on nous supposait au contraire dans l'imaginaire populaire du moment, à feu et à sang l'un contre l'autre. Et je crois qu'effectivement cette initiative avec d'autres a bénéficié d'une formidable écoute et a été un grand moment de vérité et d'émotion partagée.

I.R. : Maintenant que le processus de paix est sur les rails, qu'on voit la paix

pointer, on a quand même le sentiment que la communauté juive française est très morose. On dirait qu'elle est réservée, au lieu d'accueillir cette chose qu'on a attendue depuis 100 ans, comme a dit RABIN, la fin de cette guerre de cent ans ?

A.A. : Cette frilosité n'est pas celle de la rue juive. Notre communauté adhère très largement et très profondément à la paix parce qu'elle a compris que la vraie sécurité d'Israël passe par un accord avec les Palestiniens et que cet accord aura inévitablement un effet dynamique et positif avec les autres Etats arabes. Les Juifs de France adhèrent à la paix aussi parce qu'ils vont pouvoir enfin se réconcilier avec eux mêmes, avec leurs valeurs et qu'ils vont ainsi retrouver leur statut historique de communauté mobilisée aux cotés de ceux qui se battent pour leur liberté, leur dignité. C'est un combat qui ne se partage pas et le conflit israélo-palestinien avait singulièrement compliqué et handicapé cette vocation idéologique et philosophique sans laquelle être Juif perdrait beaucoup de sa substance.

Pour ce qui est maintenant des institutions juives de France, c'est vrai qu'elles n'ont pas été, loin s'en faut, à la pointe du combat pour le dialogue. Encore faut-il à cet égard rappeler le rôle courageux et l'action pionnière de Théo Klein, en sa qualité de premier responsable du CRIF et après son mandat. Mais de façon générale, l'appareil institutionnel et représentatif du judaïsme français a oscillé entre l'adhésion inconditionnelle aux politiques des différents gouvernements israéliens et dans certains cas, a été réservé voire opposé aux ouvertures qui se faisaient jour avec les Palestiniens et d'autres pays arabes. Aujourd'hui ce débat est heureusement largement archaïque même si certains attardés rêvent encore d'en découdre depuis le Faubourg Saint-Honoré. La réalité sur le terrain entre Israéliens et Palestiniens aura tôt fait de les marginaliser.

I.R. : Une dernière question, comment vois-tu actuellement les tâches des Juifs en France ? Qu'est-ce qui te paraît fondamental dans l'engagement d'un Juif ?

A.A. : Il faut que notre communauté redécouvre et récupère, dans toutes ses composantes, les vertus de l'ouverture, du dialogue et de la tolérance. Nous devons en finir avec ces réflexes d'assiégés dont certains ont fait système, pour au contraire réinstaller la communauté juive dans la parole et l'action humaniste qui sont sa vraie vocation et qui sont aussi le réel dénominateur commun entre religieux et laïcs.

Une visite à l'O.L.P. à Tunis : les problèmes de santé dans les Territoires occupés

Entretien avec le Dr Ciella VELLUET

Richard WAGMAN correspondant parisien de la revue canadienne *OUTLOOK* a rencontré le Dr C.W. le 21 septembre 1993, de retour de Tunis. Le Dr VELLUET, médecin juive de 35 ans, travaille bénévolement pour Médecins du Monde (MDM). Elle est la coordinatrice médicale de MDM pour la Palestine, et se trouvait au siège de l'OLP au moment de la signature des accords "Gaza-Jéricho". Nous publions de larges extraits de cet entretien.

Richard.Wagmann (R.W.) : Vous êtes la Coordinatrice médicale de MDM pour la Palestine depuis combien de temps ?

Ciella VELLUET.(C.W.) : Je suis avec Médecins du Monde, responsable d'un certain nombre de missions en Afrique, dans le Caucase et maintenant en Palestine. Avec les événements majeurs qui se sont déroulés, notamment jeudi dernier, le 9 septembre, avec la reconnaissance mutuelle effective entre ARAFAT et RABIN, le négociateur norvégien ayant fait la navette, à la direction de Médecins du Monde, nous avons décidé que je parte immédiatement, le jour même, à Tunis, pour prendre des contacts à plusieurs titres avec les Palestiniens sur place.

D'une part, à titre symbolique, pour apporter notre soutien en ce moment historique pour la Palestine, pour Israël, pour le Moyen-Orient mais peut-être aussi pour l'Europe et pour le monde.

A un autre titre, médical celui-là : savoir que nous travaillons depuis plus de trois ans dans la Bande de Gaza avec des organisations non-gouvernementales palestiniennes. Il y a une kyrielle d'organisations, notamment le Croissant Rouge palestinien dirigé au Caire par le Dr Fatia

ARAFAT, le frère d'ARAFAT. Nous nous sommes dit qu'à la naissance de ce qui va être un Etat futur, il allait y avoir la mise en place d'une administration qui coordonnera l'ensemble des activités qui dépendaient avant d'individus ou de groupes plus ou moins liés.

J'ai rencontré un certain nombre de personnes, notamment M. Hayel AL FAHOUM, qui est le Directeur pour l'Europe des Affaires Etrangères de l'OLP, le Dr Sami MOUSSALAM, qui est le Chef de Cabinet de Yasser ARAFAT, qui s'occupe depuis déjà cinq ans des activités sociales et sanitaires pour les Palestiniens des Territoires occupés et les Palestiniens de la Diaspora. Elle vient de fonder "Palestine Avenir", une fondation qui va se charger, entre autres, de l'évacuation à l'étranger des Palestiniens des Territoires ou de la Diaspora qui nécessitent des soins qui ne peuvent pas être dispensés sur place.

La constante dans l'ensemble des discussions que j'ai pu avoir avec des responsables politiques palestiniens est leur volonté d'acquérir rapidement, dans un premier temps, les compétences techniques et administratives des Occidentaux pour leur permettre, dans un second temps, de travailler d'égal à égal avec les Israéliens. Il est clair que si on se précipitait actuellement dans une coopération, souhaitable pour l'avenir, il y aurait à la fois distorsion et disparité des rôles, les Palestiniens étant en situation d'infériorité. Ce n'est souhaitable ni pour les Palestiniens immédiatement, ni pour les Israéliens à terme.

Ce qu'ils souhaitent en premier lieu, et ce pourquoi j'étais envoyée en mission, est que nous envoyons rapidement une mission d'experts en matière sanitaire et sociale à Gaza pour faire l'évaluation des structures existantes et pour faire des propositions, en sachant que ce qui les intéresse est le fonctionnement du système sanitaire et social français. Ce système a le mérite d'avoir un fonctionnement occidental d'une part, mais de ne pas avoir les désavantages des systèmes libéraux capitalistes sauvages d'autre part ; et notre système de couverture sociale les intéresse. (...)

R.W.: Avez-vous, en ce moment, une évaluation partielle de la situation de l'hygiène publique dans les Territoires occupés ?

C.W : Oui, l'état sanitaire est assez bon du fait des activités des organisations. Les structures existent. Le matériel technique est sophistiqué, les médecins palestiniens performants. Simplement, depuis la guerre du Golfe, du fait de la crise financière qui a grevé le fonctionnement de l'OLP, et donc l'ensemble de ses activités dans les Territoires et dans la Diaspora, il y a effectivement une certaine incurie depuis deux ans qu'il va falloir surmonter. Nous allons donc faire un bilan mais il est clair qu'aussi bien du fait de l'administration militaire israélienne, des organisations non-gouvernementales palestiniennes, des organisations non-gouvernementales internationales, de l'UNRWA (United Nations Relief and Work Agency) et de l'OMS (Organisation Mondiale de la Santé), cette infrastructure sanitaire et sociale existe. Seulement, il s'agit maintenant de passer d'une économie et d'une santé de guerre à une économie et à une santé de paix où tout le monde coordonne les efforts dans un même but et sans distorsion politique grave. (...)

Dans cette optique, j'ai fait venir à Tunis le professeur Gilles BRUCKER (spécialiste de santé publique et Président d'honneur de MDM), le Dr Pierre PRADIER (Directeur général de MDM qui a été pendant deux ans l'envoyé de l'OMS à Gaza et qui connaît bien la situation) ; tous deux ont rencontré ABOU ALA qui est le responsable économique et de la planification de l'OLP, qui a rang de ministre. (...)

Nous avons aussi rencontré avec le Dr Bernard GRANJON (Président de MDM), le Dr Jean PORRINI (Secrétaire général), et le Dr Brigitte MAITRE (responsable de Gaza), Mohamed DAHLAN, jeune homme de 30 ans, chef politique de Gaza qui a passé plus de 10 ans dans les prisons israéliennes depuis l'âge de 14 ans. Il est un des chefs si ce n'est le chef de l'Intifada. Expulsé d'Israël en 1986, il assiste le Président ARAFAT. Il est son bras droit et un responsable politique et militaire de Gaza. Au point que, comme m'a dit Mme Souha ARAFAT, les anciens généraux de l'OLP, les chefs militaires, sont tous aux ordres de ce jeune garçon qui n'avait que 30 ans. Elle a précisé que "l'avenir était à la jeunesse, aux gens qui étaient sur le terrain, aussi bien dans la Diaspora que dans les Territoires." Ceci est un exemple de la mise en place de personnes les plus à même de faire ce

qui est nécessaire le plus rapidement possible pour le bien de la population palestinienne.

R.W. : Le personnel médical de MDM compte combien d'effectifs en Palestine en ce moment ?

C.W. : En ce moment, nous avons deux personnes expatriées sur le terrain qui sont à l'hôpital AL AHLI, seul hôpital des territoires "ex-occupés", qui est tenu et organisé par les Palestiniens. Nous avons donc fait le choix politique de travailler là plutôt qu'ailleurs. Nous avons fait venir un Palestinien à Paris pour le former en tant que laborantin. De plus, nous avons installé sur place un laborantin et un infirmier locaux, pour s'occuper de la remise en fonction d'un ancien secteur du laboratoire à l'hôpital.

R.W. : Vous habitez Paris mais vous avez beaucoup voyagé dans le cadre de vos missions avec MDM.

C.W. : C'est exact. Je suis née à Paris de mère anglaise. Je connais bien la problématique israélo-palestinienne parce que ma mère est elle-même militante pour le rapprochement israélo-palestinien depuis 1955. Moi-même, j'ai toujours suivi de près l'ensemble des activités dans cette région depuis 1975. Intéressée à ce que les palestiniens soient enfin reconnus comme peuple, que soit enfin reconnu leur droit sur la terre et à terme leur Etat (coexistant à côté d'Israël), j'ai rencontré Mme Marie-Claire MENDES-FRANCE dès 1983. J'ai suscité et aidé à la création de l'Institut Pierre Mendès-France, dont j'étais membre du Conseil d'administration jusqu'en 1990. J'ai participé au dépouillement de toutes les archives de l'Institut, dont celles sur la question israélo-palestinienne. (...)

R.W. : Avez-vous remarqué des différences culturelles entre les responsables palestiniens et israéliens au niveau de la pratique des soins médicaux et de l'hygiène publique ?

C.W. : Les responsables politiques palestiniens ont exactement les mêmes aspirations que les Israéliens. Il faut savoir que tous ces cadres ont été formés dans les pays occidentaux, ils ont tous des formations supérieures importantes, et en plus, sélectionnés au fur et à mesure, à travers des années, ils sont souvent des gens plus brillants que médiocres. Ils ne sont pas les fonctionnaires que l'on peut voir à des postes importants

dans les pays occidentaux qui sont là parce que les machines bureaucratiques sont installées depuis longtemps et finissent par fonctionner pour elles-mêmes et non plus pour servir les objectifs pour lesquels elles ont été mises en place.

Ce n'est pas trop le cas, heureusement encore, pour les Israéliens non plus. Je connais, pour avoir été en Israël, des jeunes gens entre 25 et 45 ans qui ont les âges des futurs responsables palestiniens que j'ai rencontrés et qui, j'en suis sûre, travailleront demain, lorsque les Palestiniens seront prêts, ensemble de façon très fructueuse, pour les deux peuples, pour les deux Etats, pour cette partie du Moyen-Orient, pour, je pense, même pour l'ensemble de la Méditerranée (donc les pays du Maghreb, l'Egypte, la Palestine, Israël, la Jordanie). On ne peut pas savoir encore ce que deviendront le Liban et la Syrie. La Turquie en tous cas certainement aussi. (...)

R.W. : Avez-vous passé un certain temps en Israël en dehors de votre mission médicale ?

C.W. : J'étais en 1989 envoyée par la Fédération Internationale des Droits de l'Homme dans les Territoires occupés et en Israël pendant l'Intifada, pour faire un petit bilan de la situation médicale. J'étais avec des avocats, Me FEDER et Me CHARRIERE-BOURNAZEL, qui faisaient le bilan de la situation dans les prisons. C'est une mission que j'ai coordonnée (étant bilingue anglais-français) et dont j'ai été le rapporteur ; à l'époque, j'ai noté une convergence assez importante entre ce que disaient les Israéliens sur la situation dans les Territoires et ce que disaient les Palestiniens sur leur propre situation. La convergence était surtout notable dans les analyses des Israéliens progressistes. (...)

La convergence portait sur l'analyse de la situation, le harcèlement administraif absolument insupportable pour les Palestiniens. Il fallait aller dans 7 bureaux différents pour faire signer un papier, pour obtenir un papier qui permettait de bouger et encore ce n'était pas suffisant pour sortir de Gaza. Et il est clair qu'entre ça et les coupures d'eau intermittentes sans préavis, les couvre feux incessants sans horaires prévus, les fermetures d'écoles, tout cela constituait un climat qui était bien plus oppressant et bien plus grave que les 500 morts qu'il y a eu en cinq ans d'Intifada et les

quelques milliers de blessés, chiffres qui sont somme toute, quand on se rapporte à ce qui se passe dans le monde, au Sri Lanka ou en Afrique du Sud par exemple, (...) plus que minimes et ne reflètent aucune volonté de génocide ou de carnage. (...)

Ce qui était important, était, non pas le sang versé, même si c'est toujours insupportable, mais plutôt ce que le sang subissait en étant vif. Et il est clair que toute occupation, qu'elle soit administrative ou militaire, induit des phénomènes pervers. Je crois que celle-ci était néfaste aussi bien pour le peuple palestinien que pour le peuple israélien. Cela menait à l'aliénation et l'extrémisation des Palestiniens, à une perversion des idéaux traditionnels juifs et à une corruption de l'éthique.

R.W. : Au sujet des idéaux traditionnels juifs, ressentez-vous une quelconque contradiction en tant que Juive à travailler avec des Palestiniens, ou au contraire ressentez-vous une certaine complémentarité?

C.V. : Je ne ressens pas de contradiction parce que d'abord je ne travaille pas en tant que Juive mais je travaille en tant qu'être humain. Donc, je suis un être humain, femme, médecin. Ce sont mes caractéristiques humaines et sociales. Ensuite, il se trouve qu'historiquement, ma mère est Juive anglaise, d'origine allemande-autrichienne, et que mon père est Français catholique, d'origine écossaise (au XVe siècle), ce qui m'a permis d'être élevée non pas dans la religion car mes deux parents n'étaient pas pratiquants, mais dans une culture déjà plurielle. De plus, il se trouve que j'avais comme père putatif un grand arabisant et musulman, malheureusement décédé en 1978, qui s'appelait Moustapha EL HABIB, le petit-fils de SADOK BEY II de Tunisie (le dernier vizir tunisien avec MONCEF BEY avant l'indépendance dans les années 1950 - NDLR). Moustapha EL HABIB m'a entretenue de la culture arabe. Il était lui-même conservateur en chef du Musée des Arts africains et océaniques de Paris, spécialiste de l'art arabo-musulman, de la calligraphie et de l'épigraphie arabes. (...)

Je dois dire que d'avoir vécu dans une maison communautaire d'étudiants où il y avait à la fois des athées, agnostiques, juifs, chrétiens et musulmans; d'avoir une connaissance par un intérêt de portée familiale du

problème israélo-palestinien, et la conscience de la nécessité que le peuple palestinien soit reconnu et qu'il ait son Etat comme les Israéliens ont le leur, font effectivement que je suis un interlocuteur certainement privilégié. En tout cas pour moi, tout cela a constitué effectivement des sources d'enrichissement qui me permettent aujourd'hui de travailler aussi bien avec les Palestiniens qu'avec les Israéliens dans une totale confiance avec ceux qui le méritent.

Et je dois dire que les Palestiniens que j'ai rencontrés à Tunis ont fait preuve d'une remarquable maturité intellectuelle, d'une hauteur de vue tout à fait impressionnante. J'ai hâte que ces Palestiniens (soit des Territoires, soit de la Diaspora) rencontrent les Israéliens que je connais, qui n'ont pas aujourd'hui des postes de responsabilité politique mais qui sont à même d'en avoir, et qui travaillent en tout cas soit dans la presse, soit dans le milieu du droit, soit dans le milieu médical. Ils ont la même ouverture d'esprit, la même hauteur de vue et sont non seulement des intellectuels mais aussi des gens de terrain qui, en Israël, se sont battus pour la dignité du peuple palestinien. (...)

R.W. : Pour conclure, avez-vous un message particulier que vous aimeriez transmettre à nos lecteurs canadiens ?

C.V. : Oui, j'aimerais dire que si nous sommes allés en tant que Médecins du Monde tout de suite à Tunis le jeudi 9 septembre dès que ARAFAT a signé et que RABIN a signé, par l'intermédiaire du Norvégien, une lettre de reconnaissance mutuelle, ce n'était pas pour être les premiers là-bas. Ce n'était pas par opportunisme ; nous travaillons depuis longtemps avec les Palestiniens. C'était à la fois symbolique et par souci d'efficacité.

Il s'agit maintenant que le monde entier se mobilise. Tous ceux qui le peuvent, chacun à son niveau. Le plus petit niveau est toujours important parce que c'est la somme des petites choses différentes et complémentaires qui peuvent faire des grandes choses et permettre à cette partie du Moyen-Orient de se développer ; donc aux Palestiniens de se développer. Les Israéliens, eux, le sont déjà. Ils peuvent maintenant tourner leur économie vers une économie de développement. C'était extrêmement pesant pour les Israéliens, psychologiquement, mais aussi économiquement, d'avoir près de 50 % de leur budget affecté à la guerre.

Donc, ils vont pouvoir maintenant se réorienter alors qu'ils ont toutes les structures et toute l'infrastructure humaine et technique nécessaire pour leur développement, équivalent à un développement occidental. Il faut donner les mêmes moyens aux Palestiniens. Ceci permettrait aux Palestiniens et aux Israéliens de travailler ensemble à moyen terme, le plus rapidement possible, pour le développement de cette région. (...)

J'ai déjà entendu des Palestiniens dire "Aujourd'hui, en cette fin du vingtième siècle et à l'aube du vingt et unième, si l'humanité ne se rend pas compte que le problème n'est plus un problème de frontières mais un problème de coopération entre les peuples pour que chacun vive, se nourrisse, s'habille, travaille et ait des loisirs, qui soient les meilleurs pour tout le monde, eh bien, c'est qu'elle ne regarderait pas de l'avant." (...)

R.W. : Une der nière question : l'OLP a demandé l'aide internationale. (...) Compte tenu de la santé économique relative israélienne, croyez-vous que l'Etat d'Israël a une certaine obligation morale à aider les Palestiniens à redresser leur économie dans les Territoires occupés ?

C.V. : Je pense que c'est clair. Shimon PERES l'a dit lui-même et il a commencé déjà à le faire (...). Le gouvernement israélien et des organisations israéliennes ont déjà agi pour faire en sorte que tous ceux qui peuvent se mobiliser dans la communauté juive internationale le fasse en faveur de la Palestine et des Territoires occupés.

Je peux vous dire que M. AL FAHOUM que j'ai rencontré m'a dit que le problème est presque que les premiers qui se proposent sont des Israéliens et des organisations juives internationales. Ce sont leurs alliés objectifs et naturels de demain. Mais pour une question à la fois de dignité et surtout de réalisme politique, il faut que la coopération se fasse sur un pied d'égalité et non pas en faisant des vases communicants qui seraient actuellement à la défaveur des Palestiniens, et en faveur des Israéliens, seulement à court terme. Car, il est évident, que si la coopération est déséquilibrée, à moyen terme et à long terme, ce serait néfaste pour les deux parties. "C'est presque trop rapide ; ça va trop vite !" Hayel EL FAHOUM m'a dit : "Le plus petit commerçant palestinien ici, installé à Tunis, a déjà des offres des plus grands organismes juifs commerciaux internationaux pour travailler main

dans la main. On n'est pas prêt ! Si on travaille avec eux tout de suite, on va se faire bouffer." Il ne faut pas que le loup d'hier, en devenant tout d'un coup le grand frère, par excès de zèle, finisse par tuer le petit frère. (...)

Il est clair que quand les deux côtés seront arrivés à une maturité politique et psychologique et à une maturité économique dans un cadre de paix, ils pourront mieux travailler ensemble. Donc vraiment le problème ne se pose même pas. Le problème est inverse : les Israéliens et la communauté juive internationale sont presque trop pressés d'avancer... Ils savent très bien tous les deux que leur intérêt est mutuel. Les Israéliens et les Juifs étaient donc les premiers à être sur le pas de la porte même avant que la cérémonie de Washington ne se soit déroulée.

La Tunisie au miroir de sa communauté juive.

par **Violette ATTAL-LEFI**

Le phénomène est-il seulement Tunisien ? A en juger par certaines manifestations des deux dernières années, plusieurs pays ont décidé de témoigner, très officiellement, leur intérêt pour leur communauté juive :

Après les commémorations en France de l'Émancipation des Juifs, nous avons, en Mars 1992, "JÜDISCHE LEBENSWELTEN", la très prestigieuse exposition de Berlin - des centaines de tableaux, objets d'art, photographies, conférences. C'est l'occasion pour l'Allemagne de faire honneur à la Culture juive d'hier et d'aujourd'hui.

1992 : 500 ans plus tard (Prise de Grenade avec l'expulsion des Arabes, découverte de l'Amérique), l'Espagne commémore aussi le sinistre Édikt d'Expulsion des Juifs promulgué par Isabelle la Catholique, en mars 1492. Le Roi Juan Carlos témoigne alors, dans un discours symbolique prononcé dans une Synagogue, de la volonté de son pays de tourner une lointaine page d'Histoire, restée figée jusque là.

Mai 1993, à son tour, la Pologne commémore solennellement le 50ème anniversaire du soulèvement du Ghetto de Varsovie, en présence de M. I. RABIN, premier ministre d'Israël.

Courant 1993, réception, faste et très médiatisée également, du Grand Rabbin de France par le Président de la République tunisienne BEN ALI. Les liens entre la Tunisie et la diaspora juive de France sont alors renoués très officiellement.

Citons enfin, l'évolution plus ancienne du Maroc qui après avoir choisi un Juif comme Conseiller du Roi - André AZOULAY - a renoué avec une lointaine tradition en désignant M. BERDUGO comme Ministre du Tourisme.

Quel sens donner à toutes ces démarches ? Quelle sincérité accorder à ces efforts, parfaitement louables par ailleurs et dont il conviendrait à priori de se féliciter ? Opération de "marketing", sous la pression de la "real politic" internationale, à la lumière de l'évolution du conflit Israélo-arabe ? ou restauration - sous certains aspects déculpabilisante - de l'image et du rôle que ces communautés juives ont réellement eu dans ces divers pays, ? Ou encore, simplement, évolution naturelle

dont seul le temps pouvait permettre l'aboutissement ? Une certitude : Dans tous ces cas, il s'agit à l'évidence de problématiques propres à chacun de ces pays ; en quelque sorte - souhaitons-le - un travail de Mémoire de ces peuples sur eux-mêmes.

Les Juifs, notamment ceux de France, ont été très partagés dans leurs réactions. D'aucuns ont manifesté leurs regrets, teintés de suspicion parfois, face à des discours jugés par certains encourageant, et par d'autres insuffisant ou non suivis d'actes plus significatifs. Entre les optimistes, parfois sans nuance, et les sceptiques, certains, enfin, ont préféré accorder du crédit aux mains tendues et aux dialogues d'un type nouveau, sans cacher toutefois leur réserve. Face à ces événements, chacun a pu exprimer ses sentiments avec une subjectivité légitime. Seule la suite des événements devrait nous permettre d'émettre une juste appréciation.

Nous avons voulu suivre particulièrement le cas de la Tunisie qui a multiplié les signes de rapprochement. En mai 1993, la TUNISIE organisait à PARIS, à l'UNESCO un important Symposium, sous le titre "La TUNISIE AU MIROIR DE SA COMMUNAUTÉ JUIVE". M. Abdelbaki HERMASSI, Ambassadeur de Tunisie auprès de l'UNESCO, prononçait un discours, rappelant d'abord la longue histoire et l'anthropologie liant les Juifs à ce pays où disait-il "*ni la colonisation, ni ensuite la décolonisation, n'ont réussi vraiment à entamer "...l'exemplarité "d'un univers d'affinités et d'appartenances" à en juger par les oeuvres d'intellectuels, d'artistes qui ont continué de s'intéresser, à cette vie commune*". M. HERMASSI traçait un tableau de l'histoire la plus récente. "*Certes, on sait que le vaisseau de l'histoire perd toujours quelque chose en avançant (selon la formule de Herder) et la décolonisation, en ayant donné une patrie plus digne et plus libre aux Tunisiens qui étaient trop longtemps privés de citoyenneté, a imposé à d'autres Tunisiens la nécessité d'un choix dramatique entre la séparation et l'assimilation, l'exil ou la fixation. Par-là même s'est trouvée atteinte cette alchimie culturelle d'entente séculaire et de coexistence quotidienne que les conflits avec la métropole avaient bouleversée. A un autre degré, il y eut aussi les effets pervers du conflit israélo-arabe, qui ont assombri l'humeur de nos peuples et ont entraîné un repli réciproque des âmes dans le sein de leurs communautés respectives. Mais si ces liens se relâchèrent, ils ne furent jamais rompus, et nous pouvons dire aujourd'hui que la bienveillance et l'amitié sont en passe de reprendre tous leurs droits, si, comme je le pense, il est permis d'augurer aujourd'hui que ce drame historique n'est peut-être pas loin de toucher à sa fin.... Aujourd'hui, de surcroît après le changement survenu en Tunisie un élan nouveau se dessine, un humanisme tunisien s'accomplit... Notre réunion d'aujourd'hui en est une illustration car elle est la première en son genre.*

Elle est la preuve que l'histoire n'est pas la logique d'un déterminisme fait de ressentiment, de ruptures et de fatalités, mais le fruit de notre liberté et de notre intelligence. Il n'a pas dépendu que de nous qu'elle ait eu lieu, et, en rendant hommage à cette partie indéfectible d'elle-même qu'est sa culture juive, la Tunisie franchit un seuil supplémentaire de souveraineté..."

Les personnalités juives invitées saluant l'initiative et le ton novateur du discours officiel, n'ont pas manqué néanmoins de rappeler qu'il n'y avait pas matière à se contenter d'une vision idyllique de la situation passée et présente. Annie GOLDMAN a insisté surtout sur l'essor, les valeurs de pluralisme et de démocratie auxquelles les Juifs avaient goûté, durant le Protectorat français et sur certaines discriminations, peu après l'Indépendance, ayant motivé leur départ. Les Juifs avaient-ils réellement le choix de rester ou de partir ? Albert MEMMI a émis le voeu de voir une reconnaissance réelle se confirmer par des actes significatifs. Lucette VALENSI, enfin a alors brossé, avec une rigueur d'historienne, plus qu'une peinture impressionniste, une photographie des relations réelles entre les différentes communautés, dans lesquelles prévalaient un cloisonnement certain. Nous publions ci-après le texte de cette intervention. De ce passé, la Tunisie a voulu souligner le nouveau tournant pris : Un Hommage particulier fut rendu solennellement à M. Paul SEBAG, Professeur ayant combattu pour l'Indépendance et resté en Tunisie longtemps encore après celle-ci.

Il est certain que s'il faut se féliciter de cette évolution, une telle manifestation organisée en Tunisie, pour les Tunisiens et notamment la jeunesse qui n'a pas connu cette période, aurait revêtu un sens symbolique plus fort et une efficacité à la hauteur de la médiatisation accordée à l'événement. Nous avons voulu connaître quelles suites y ont été données par les Tunisiens en Tunisie.

L'occasion nous en a été offerte par un voyage des "anciens du Lycée Carnot de TUNIS", en novembre dernier. Ce voyage a permis une rencontre avec des élèves actuels du Lycée Carnot - devenu Lycée Habib BOURGUIBA. Certains projets synagisés par les Tunisiens ont pu être mis en chantier, comme la restauration de la synagogue de l'Ariana, banlieue de Tunis.

Toutefois, si l'accueil chaleureux tant des Officiels que de l'homme de la rue n'est nullement en cause ; si les "bienvenue chez vous" ou "vous êtes des enfants du pays" et les rappels d'une vie commune se sont multipliés, les signes concrets de ce rapprochements tardent à venir. Ayant clairement interpellé les Autorités tunisiennes sur ce point et sur certaines mesures simples (noms de rues ,

enseignement, médiatisation etc.), nous nous sommes entendu répondre qu'il fallait "donner le temps au temps". Il appartient désormais aux responsables de faire se rencontrer, dans une saine démarche pédagogique, les aspirations légitimes des uns et des autres. La tâche est certes difficile, mais à la lumière de l'avenir, l'enjeu paraît primordial.

Espaces publics, espaces communautaires en Tunisie.

par **Lucette VALENSI**

Le texte ci-dessous rapporte des extraits de la communication présentée par l'auteur au Symposium organisé à Paris par l'Ambassade de Tunisie à l'UNESCO, en juin 1993, et intitulé "La Tunisie au miroir de sa communauté juive."

Il s'agira des juifs, qui ont fait partie du tissu social depuis l'Antiquité et de manière continue. Ils n'ont sans doute jamais représenté plus de 2% de la population du pays, mais pour la période qui me retiendra ici, entre XIX^e et XX^e siècles, leur proportion est beaucoup plus élevée dans la capitale, Tunis, et ils occupent une position sociale et culturelle stratégique, sans commune mesure avec leurs faibles effectifs démographiques.

Il s'agira des juifs, mais j'aimerais les saisir dans leurs relations avec la population majoritaire, les Tunisiens musulmans, pour évoquer en trois moments successifs les espaces et les expériences partagés, d'une part, les évolutions divergentes de l'autre. Ces trois moments correspondront en gros à la première moitié du XIX^e siècle, à la période située entre 1850 et 1950 (elle inclut les changements cruciaux de l'époque coloniale), et enfin à celle qui suit l'Indépendance. Il faudra dire les choses brièvement, et on devra donc excuser le caractère schématique et impressionniste des remarques qui vont suivre.

1. Au XIX^e siècle : clôture, dénivellations, proximité.

Au XIX^e siècle, avant les bouleversements qui précèdent et accompagnent la pénétration coloniale, le paradoxe est que les différents segments de la société sont beaucoup plus nettement séparés les uns des autres qu'ils ne le seront par la suite, et que pourtant l'homologie culturelle entre musulmans et juifs est la plus forte.

On peut décrire la situation sous trois rubriques: clôture, proximité, dénivellations.

1.1. Clôture :

Clôture de chaque groupe dans son cadre communautaire - clan, village, tribu pour les uns, quartier de la *hara* pour les autres - car il n'y a pas de sphère publique, de lieu où des aspirations convergentes ou contradictoires pourraient s'exprimer, se négocier, se débattre. La chose publique est au Bardo, à distance de la capitale, entre les mains du Bey et de ses agents, dont le plus grand nombre se recrute parmi les hommes originaires de l'Empire ottoman. S'il associe à la gestion des affaires publiques, des membres de la population indigène, musulmans, et juifs quelquefois et pour certains services spécialisés, c'est par cooptation ou par vente des charges administratives.

Clôture car l'adhésion encore générale aux prescriptions religieuses fait que l'on partage avec les membres de son groupe religieux les moments les plus importants de l'existence, et qu'on ne peut pas les partager avec ceux de l'autre groupe religieux. Les juifs ne peuvent manger chez les musulmans ni en recevoir d'aliments cuisinés en raison de l'obligation de la *cashrût*. Les musulmans peuvent, légalement, prendre femme chez les juifs, l'inverse est impossible. On ne peut échanger de lettres ni de documents, car les musulmans écrivent en arabe tandis que les juifs utilisent les caractères hébreux. Les juifs suivent leur calendrier et leurs rituels de la naissance à la mort, du coucher du soleil au *moghreb* suivant, de samedi en samedi, de *Rosh ha-shannah* à l'automne suivant. Les musulmans obéissent au calendrier lunaire et suivent les rites de l'islam.

L'espace partagé, c'est surtout celui du marché. Au souk, les hommes au moins échangent paroles, produits et services. Qu'ils soient musulmans ou juifs, ils obéissent aux mêmes codes de conduites, utilisent les mêmes instruments de poids et mesures, de comptabilité et de crédit, les mêmes méthodes d'association, les mêmes techniques de vente, de publicité ou de marchandage, et ils finissent par penser et classer dans les mêmes catégories.

1.2. Proximité, homologie, recouvrements:

Le paradoxe est que cette homologie entre juifs et musulmans existe malgré le cloisonnement social, et porte sur les marqueurs les plus lisibles de l'identité. Comment, en effet, identifier une personne ? Comment s'identifier comme membre d'un groupe ? Par un nom, un prénom, un costume, des manières de faire, une langue, un ensemble de signes repérables par les membres du groupe comme par les autres. Or dans la

palette des choix possibles, les juifs disposent d'une part, d'un réservoir qui leur est spécifique, mais de l'autre d'un fonds qu'ils partagent avec le reste de la société. Ainsi du costume qui, pour les hommes comme pour les femmes, est la variante juive du costume local, tunisien. Ainsi de la langue, car si les hommes apprennent l'hébreu à des fins religieuses, et utilisent les lettres hébraïques dans la communication écrite, oralement, c'est en arabe dialectal - dans sa tonalité juive - que tout le monde communique. Les patronymes sont non seulement arabes (Chemla, Saada, Maarek, pour citer les présents), mais quelquefois partagés avec des musulmans: Memmi, Tayeb, Trabelsi, etc. Les hommes, pour la plupart, reçoivent un prénom biblique, et même en cas d'ambiguïté la différence de prononciation permet de distinguer un Braham d'un Brahim, un Yushaf d'un Yusef, etc. Mais la confusion s'installe avec Khlifa, Mas'ud, Khmaïs. Les filles surtout, reçoivent plus souvent que leurs frères des prénoms sans référence biblique, arabes, communs avec ceux de la population musulmane, souvent prophylactiques. Et pour promettre un destin royal à une fille, on l'appellera volontiers Beya ou Sultana. On ne saurait afficher plus nettement une identité indigène.

Il faudrait évoquer la cuisine, qui présente bien des mets et des pratiques spécifiquement juifs, mais qui forme aussi, pour l'essentiel, la variante juive d'un ensemble régional plus vaste.

Cette parenté culturelle, -on est allé jusqu'à parler de "symbiose"- résulte de la très longue contiguïté entre les divers éléments de la population. Cette proximité plusieurs fois séculaire fait que des juifs tunisiens du XIX^e siècle devaient être beaucoup plus proches de leurs voisins musulmans que de leur coreligionnaires d'Alsace ou de Pologne.

1.3. Dénivellations:

Cloisonnements, ressemblances: Je n'évoquerai pas, à l'intérieur de la population juive elle-même, les classements réguliers qui placent les juifs de Tunis au-dessus de ceux du bled, les *mercanti* au-dessus des indigents, les *Grâna* au-dessus des *Tuânsa*. Je soulignerai plutôt le statut légal inférieur qui est celui des juifs jusqu'en 1857, jusqu'à la promulgation du Pacte fondamental.

Leurs droits et devoirs, en effet, restent régis par le statut que l'islam réserve, en général, aux fidèles des religions monothéistes, les chrétiens et les juifs. Liberté de culte, donc liberté d'avoir et d'entretenir des synagogues, des écoles, des bains rituels, des cimetières et des boucheries casher.

Liberté de former et d'entretenir ses maîtres, ses rabbins et ses juges, d'arbitrer les conflits à l'intérieur de la communauté. Cette licéité du culte et de ses institutions est assortie du devoir de ne pas manifester d'ostentation et de ne pas s'élever au-dessus des musulmans. D'où, par exemple, la modestie des synagogues anciennes ou le fait qu'elles aient été construites en contrebas de la chaussée.

Les juifs sont soumis à un impôt de capitation, la *jezyiah*, que les musulmans ne paient pas. Mais d'une part, les juifs de Tunisie ne paient pas d'autres impôts auxquels les musulmans sont astreints. Leur capitation, par ailleurs, est collectée et versée au gouvernement par les juifs eux-mêmes, or ce prélèvement est basé sur une évaluation approximative des pauvres, des moyens et des riches, sans qu'aucun recensement des individus et des fortunes ait jamais précisé l'assiette des impôts. Pour finir, à partir de 1856, les sujets musulmans sont à leur tour frappés d'un impôt - fort impopulaire -, de capitation.

Autre règle discriminatoire, les juifs devaient porter des vêtements et des coiffures de couleur distincte. Ils devaient s'effacer devant un musulman. Le port des armes leur était interdit, de même que l'utilisation des montures nobles, donc le chameau et le cheval, de sorte que les juifs ne pouvaient défendre eux-mêmes leur vie et leur honneur. Ces différences placent symboliquement les juifs dans une position inférieure, comparable à celle des femmes. Dans leurs relations avec les musulmans, il leur faut vivre les yeux baissés, ne pas hausser le ton, ne pas agresser, ne pas se défendre autrement que par des mots en cas d'agression. Or de nombreux témoignages indiquent que dans l'espace public du port, de la rue, du marché, l'insulte "chien sans bannière" (autrement dit, être inférieur, qui n'est protégé par le pavillon d'aucun Etat) est fréquemment proférée. Dans l'espace domestique et entre les murs de son quartier, le juif est maître de lui-même et des siens, le samedi il est roi attendant la rédemption messianique. Mais il est certain que l'état d'infériorité est mal ressenti et paraît de plus en plus anachronique quand l'ascension économique et sociale de négociants juifs, surtout à Tunis, paraît incompatible avec leur statut de *dhimmi*; ou quand la réception des idées européennes modifie l'échelle des valeurs et les aspirations. Tout indique l'impatience qui gagne certains juifs de Tunis pour obtenir l'égalité des droits et se libérer de pratiques désommais subies comme infamantes.

2. 1857-1956 : ouverture, différenciation, bifurcations.

S'ouvre alors notre deuxième phase, d'ouverture de la société tunisienne (ouverture en partie spontanée, en partie induite et même imposée par les puissances étrangères puis par le régime colonial); phase de différenciation sociale et d'inversion des hiérarchies traditionnelles; phase enfin où le développement de divers espaces de rencontres et de dialogue va finalement de pair avec une bifurcation entre la partie musulmane et la partie juive de la société. Sans présenter toutes les facettes de ces changements, qui feront l'objet de la communication d'Annie Goldmann, je sélectionnerai simplement quelques faits symptomatiques.

Du point de vue légal, l'ouverture, le décloisonnement de la société, la remise en cause des vieilles hiérarchies commencèrent en 1857 avec le Pacte fondamental, qui assure l'égalité des droits et des devoirs pour tous les sujets, musulmans ou non; l'égalité d'accès à tous les emplois; la liberté de propriété, y compris de biens immobiliers. Que les juifs aient accueilli la fin des mesures discriminatoires avec satisfaction, nous en avons des preuves multiples. Par exemple, les hommes abandonnèrent les couleurs sombres et stigmatisantes, pour coiffer fièrement la chéchia rouge. Ou encore ceci: le premier livre non religieux publié en langue arabe et en caractères hébraïques est, en 1862, le *Qanûn al-dawla al-tunsiya*, traduction du Pacte fondamental due à Mardochee Tapia, Moïse Chemama et Elie El Malik.

Ces changements s'accélérent, pour la société tunisienne tout entière, après l'établissement du protectorat. La croissance urbaine, le développement des banlieues, la plus grande urbanisation de l'intérieur du pays, affectent toute la population. Les vieux quartiers fermés s'ouvrent, on se déverse dans des espaces moins différenciés suivant des lignes religieuses. L'introduction de formes nouvelles d'éducation, et de toute l'infrastructure d'écoles primaires et secondaires que cela suppose non seulement ouvre la voie aux nouvelles idées, indépendantes des traditions religieuses, mais crée de nouveaux espaces de sociabilité.

Ces nouveaux espaces brisent-ils les cloisons anciennes? A l'intérieur de chaque communauté, oui: ils autorisent une certaine évocation sociale, une plus grande mobilité, un certain affranchissement des individus à l'égard des

religieuse à l'autre? Jusqu'à un certain point seulement, car ces nouveaux espaces reproduisent encore, dans une large mesure, les clivages hérités. Les lieux de villégiature, par exemple, par une sorte d'accord tacite, seront majoritairement italiens ici, juifs un peu plus loin, et musulmans à la gare suivante du TGM. Les nouveaux lieux de loisirs de même.

Ajoutons que pour l'essentiel, une fois quittés les espaces de rencontre entre membres de communautés religieuses différentes, chacun rejoint son groupe d'origine. La ségrégation se maintient donc, tout en autorisant des passages plus faciles d'un milieu à l'autre. Mais à l'époque coloniale, cette redistribution s'accompagne d'une hiérarchisation sociale plus forte et plus visible. L'accès à de nouvelles activités et de nouvelles positions exacerbe la compétition et provoque des reclassements où les juifs se trouvent situés entre les Français qui occupent les positions les plus élevées, et les musulmans, dont le plus grand nombre occupe les degrés inférieurs de l'échelle sociale, et se voient de fait interdire l'accès aux degrés supérieurs.

La période correspond enfin à la naissance de la sphère publique. Modeste, certes, contrôlée, bridée. La liberté d'association et de la presse est intermittente sous le protectorat, l'expression politique, sous haute surveillance. Mais contre vents et marées, la presse se développe et se diversifie. Les syndicats et les partis voient le jour, cercles et associations servent de forum pour les débats d'idées.

Pour les Tunisiens musulmans, on sait les choix qu'ils ont fait, les combats qu'ils ont menés: l'histoire en est connue, elle aboutit à l'indépendance de la Tunisie. Rappelons seulement que les juifs attirés par la politique n'ont pas rejoint les partis nationalistes. Seule une petite minorité adhéra au sionisme politique, et entre les deux guerres, après la déclaration Balfour, les organisations sionistes centrales s'intéressèrent tout naturellement aux juifs d'Europe et ne cherchèrent pas à faire émigrer les juifs d'Afrique du nord. Les juifs ne furent pas davantage séduits par la presse et les courants nationalistes français, trop volontiers antisémites. Ce qui fascina les juifs de la manière la plus durable, ce fut la culture politique française dans sa modalité républicaine et de plus en plus, laïque. Les juifs de Tunisie ont voulu croire aux valeurs universelles de liberté, d'égalité et de fraternité; ils ont cru au modèle français d'émancipation des juifs. Ils ont épousé la France de l'éducation républicaine, du savoir ouvert, rationnel, cumulatif. J'emprunte ici quelques chiffres à un texte du regretté Dr Cohen-

Hadria: en 1914, il y eut 90 reçus au baccalauréat; sur ce nombre, 5 étaient musulmans, 27 juifs. 21 d'entre eux devaient devenir médecins ou avocats, et presque tous devinrent français. Dans ce contexte, devenir français - ce que firent environ 7 000 juifs entre le début du protectorat et la Seconde guerre mondiale - faisait partie du mouvement d'émancipation et de promotion sociale. Cela n'apparaissait plus ni comme une apostasie en termes religieux, ni comme une trahison en termes politiques.

Ici intervient la bifurcation entre élites ou intelligentsias juive et musulmane de Tunisie. Bifurcation qui conduira la moitié des juifs de Tunisie vers l'émigration en France après l'indépendance. Mais n'oublions pas les relais: la presse encore, par exemple. J'ai dit que les juifs n'avaient pas rejoint les partis nationalistes. Cela ne les a pas empêchés de les soutenir quelquefois, ou de défendre leurs leaders. Ainsi *L'Avenir social* et *Tunis socialiste*, dans les années 1930, accueillent des articles de Bourguiba. N'oublions pas les espaces de rencontres.

N'oublions pas enfin les épreuves subies ensemble ou simultanément: communistes ou syndicalistes déportés dans les mêmes camps du sud dans les années 1930, militants anticolonialistes, expulsés de Tunisie; lycéens chassés du Lycée Carnot pour leur prise de position en faveur de l'Indépendance. Dangers et exaltation de la lutte semi-clandestine dans le mouvement étudiant.

3. Depuis 1956

Il n'empêche. La fin du protectorat scelle le divorce entre musulmans et juifs et amorce l'émigration massive des seconds. Qui dit divorce parle de tensions et de conflits. Sommes-nous prêts à les exposer au grand jour ? Nous en avons admis la possibilité en venant ici. Essayons de le faire calmement, *bi-swâb wa siâsa*.

1956. L'Indépendance est acquise, Bourguiba rentre d'exil. Griserie de l'immense majorité des Tunisiens musulmans et pour eux, ouvertures de nouvelles positions, accès à des fonctions de décision et de responsabilité, libération. Certitude de la majorité des Français ou des Italiens sur l'imminence et la nécessité inéluctable de leur départ. Incertitude des juifs dont quelques-uns voudraient pleinement participer à cet immense chantier qu'est la Tunisie nouvelle: créer des institutions plus démocratiques, assurer

une politique plus équitable en matière d'éducation, de logement, d'accès à la médecine moderne. Et certains, en effet, ont l'occasion de retrouver leurs manchettes et de mettre leurs compétences au service de ce travail d'édification: dans les tribunaux, les hôpitaux, l'Université ou la fonction publique. Mais massivement, la mise en place des institutions, la montée de cadres tunisiens, ne se fait pas suivant les règles de la méritocratie, ni même pour récompenser des services rendus pendant la lutte nationale, mais selon l'appartenance à la majorité musulmane. L'édification du nouvel Etat et la modernisation forcée de l'économie se traduisent pour les juifs par une perte de leur capital symbolique et matériel, le risque de déclassement et en tout cas l'interruption du mouvement d'ascension et d'émancipation qu'ils avaient connu.

A cette dimension intérieure, ajoutons deux dimensions internationales. La première concerne les relations entre la Tunisie et la France. Chaque crise dans les relations entre ces deux pays creuse encore le fossé entre juifs et musulmans. La deuxième concerne évidemment le conflit du Moyen-Orient, la guerre tantôt latente, tantôt ouverte, entre Israël et les Pays arabes voisins. Chaque crise aiguë provoque une nouvelle vague de départs. Les musulmans s'identifiant de plus en plus avec les pays arabes et les Palestiniens, les juifs avec les Israéliens, ceux-ci apparaissent comme les substituts locaux des lointains ennemis, et l'on se venge sur eux des défaites subies par les armées arabes ou par la résistance palestinienne. Je ne ferai pas ici la chronique des manifestations d'hostilité, de 1967 à des temps plus récents: elles sont encore présentes à l'esprit.

Les juifs sont donc partis. Il faut observer toutefois que ce divorce entre majorité et minorités n'est pas propre à la Tunisie. Partout les nationalismes et les jeunes Etats-nations n'ont pas ménagé leurs minorités ethniques et confessionnelles. La République turque, qui a été la plus laïque des formations politiques récentes, et a surgi longtemps avant que la création de l'Etat d'Israël ne crée un abcès au Moyen-Orient, n'a pas su garder ses Arméniens, ses Grecs ni ses juifs, et elle tarde encore à trouver pour les Kurdes une solution acceptable. Les Grecs d'Egypte, aussi vieux que l'histoire de ce pays, n'ont pu y garder leur place, et les Coptes eux-mêmes voient leur existence menacée. Quand toutes les nations, petites et grandes, auront fini de faire reconnaître leur droit à un Etat, il faudra sans doute que politologues et politiciens se penchent sur le sort des minorités avant

qu'elles ne s'éteignent et qu'ils inventent un nouveau droit pour les populations diasporiques de plus en plus variées dans le monde d'aujourd'hui. En attendant, pour revenir à la Tunisie qui, par comparaison avec d'autres parties de la Méditerranée, offre un cas de rupture sans violence ni cruauté, les juifs sont partis.

Nous sommes partis en masse, famille après famille, par décision individuelle, sans subir d'expulsion massive et délibérée mais en ayant la certitude que nous n'avions pas d'autre choix. Nous sommes partis, avec dans nos bagages un fragment de cette Tunisie, que nous avons transformé, qui en oeuvre littéraire - c'est Albert Memmi, Nine Moatti ou Marc Koskas -, qui en création théâtrale et en films - c'est Michel Boujnah, Serge Moatti ou Ariel Zeitoun -, qui en savoir historique ou sociologique - ce que Paul Sebag, Claude Tapia, Jacques Taieb, Annie Goldmann ou moi-même avons fait -, qui enfin en banlieue de Tel Aviv ou en quartier de Paris: aujourd'hui, à Natanyah, à Belleville ou Montmartre, on peut entendre les mêmes bruits, la même musique qu'à Tunis, sentir les mêmes odeurs, goûter les mêmes saveurs. Ces métaphores de Tunis ne concernent sans doute qu'une faible proportion des juifs originaires de Tunisie, elles ne représentent qu'une partie de notre vie, elle s'effaceront peut-être en l'espace d'une génération. Mais elles auront au moins servi à atténuer le *wahsh wa-l'ghorba* qui accompagnait notre exil. Paradoxalement encore, pour ce qui est des travaux universitaires ou des oeuvres littéraires et artistiques fondés sur la partie tunisienne de notre identité, ils nous ont permis d'être reconnus dans la société française et d'y parcourir le cursus honorum sans rencontrer de résistance, tandis qu'on les a longtemps ignorés en Tunisie, où nous avons les uns ou les autres été soupçonnés tantôt d'être liés aux services français, tantôt d'être des agents sionistes, quand nous n'étions pas jugés coupables d'usurper un héritage qui ne nous revenait pas. Ce sont des déboires dont nous n'aimons pas parler, et il a fallu toute la force de persuasion de M. Hermassi pour nous convaincre de faire retour sur notre expérience. Nous lui saurons gré d'avoir exercé cette amicale pression: elle aura permis de renouer un dialogue entre interlocuteurs qui ont encore beaucoup de choses à se dire.

Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales. Paris

Une rencontre insolite et prometteuse.

par Albert GABRIELEFF

Le mercredi 26 mai 1993 se sont réunis à Paris un groupe d'intellectuels français - Juifs laïques ou ashkénazes d'une part, Arabes démocrates, de parents originaires des trois pays du Maghreb d'autre part- et regroupant différentes sensibilités: musulmans pratiquants, croyants non pratiquants, agnostiques de culture islamique.

Rencontre sinon insolite, du moins inhabituelle. Les échanges furent francs et sereins. Tous, Arabes et Juifs, ont débattu de leur recherche, de leurs possibilités d'expression humaniste et laïque, dans la France d'aujourd'hui et de demain.

Côté juif, on a expliqué la création de différentes organisations juives laïques depuis quelques années dont l'A.J.H.L., Association pour un Judaïsme Humaniste et Laïque, - le besoin auquel cela répondait (nombreux courants libéraux, mariages "mixtes", "assimilation" avec perte de ses

racines), c'est-à-dire le besoin de casser, sans animosité anticléricale, l'équation systématique : Juif = Juif religieux

On a souligné les difficultés, les incompréhensions et les malentendus de la part de certaines composantes de ce qu'il est convenu d'appeler "la communauté juive en France" - dont la remarque type est : mais alors, vous n'êtes plus Juif !

Les Associations juives laïques de France regroupent à ce jour plusieurs milliers de membres.

Côté arabo-islamique, différentes prises de position : depuis une revendication laïciste pure et dure jusqu'à un compromis en nuances entre la poursuite de traditions religieuses et la nécessaire ouverture sur le monde extérieur, pluriel, voire laïque dans le bon sens du terme.

Au demeurant, le problème des termes ou de leur absence a bien été souligné : comment appeler ces Arabes de culture islamique qui

veulent exprimer leur humanisme et leur laïcité en affirmant, du moins pour la majorité d'entre eux, leurs origines dans leurs traditions et leur histoire sans être inféodés à des idéologies religieuses et politiques qu'ils jugent sclérosées et dangereuses.

Cela n'a pas empêché les participants d'insister sur la nécessité de la reconnaissance du fait musulman en France, à savoir que l'Islam (pensée et droit au culte) y ait le même statut que les autres religions. Plus difficile a été la tentative de définition de ce que pourrait être un "islam laïque". Certains se sont affirmés libre-penseurs intransigeants. D'autres ont mis en garde contre le danger de développement de nationalismes et d'intégrismes dans notre pays.

Personne n'attendait de "révélation" de cette rencontre. Le seul fait qu'elle ait pu avoir lieu dans un climat de confiance et d'amitié évident et que les uns et les autres se soient promis de garder le contact, de s'informer, de s'entraider pour expliquer leurs positions et leurs aspirations dans leur communauté respective et de se revoir, mérite bien sûr d'être signalé.

Écrivant ces lignes après ce mois de septembre historique de début de négociations directes entre

Israéliens et Palestiniens mais aussi, hélas, après la poursuite des attentats meurtriers du F.I.S. en Algérie et des intégristes en Égypte, on ne peut pas ne pas ressentir que décidément, les "choses" bougent. Elles bougeront sûrement plus encore : dans cette rencontre judéo-maghrébine de mai 1993, en filigrane, la question israélo-palestinienne faisait comme un frein. Espérons que de plus en plus ce frein va se desserrer.

P.S. : Dans le même esprit, on doit signaler que dans l'émission poétique quotidienne (du dimanche au jeudi inclus) sur 94.8 (Radio Com. Judaïques F.M.), à 22 h 50, toute une série de "Minutes de Poésie" fut consacrée en avril-mai 1993 à la lecture à deux voix avec Nadia AMIRI - vice-présidente de Migrations Santé, ancienne vice-présidente de France Plus - d'un certain nombre de poèmes tirés de la plaquette de Jacques ELADAN "Salam vé Shalom" publiée chez Noël Blandin, éditeur à Paris, réunissant des poètes Juifs et Arabes, musulmans ou non, (Maghrébins, Palestiniens, Egyptiens...), tous œuvrant pour la paix et le rapprochement des peuples.

"C'est beau, c'est grand, c'est généreux la France".(Charles de Gaulle, 1958)

IMMIGRATION ET SOLIDARITE

par Gérard ISRAEL

Président de la Commission d'Etudes politiques du CRIF

Les lois Pasqua forment un tout. Qu'il s'agisse de rendre plus difficile l'accession à la nationalité française, de procéder à des contrôles systématiques de l'identité de toutes les personnes ayant l'apparence de l'étranger ou qu'il s'agisse enfin d'empêcher le séjour en France d'individus en situation irrégulière, ce train législatif obéit à une volonté politique bien précise : "maîtriser" (pour reprendre l'intitulé du texte de loi) le phénomène de l'immigration.

La collectivité des Juifs français, avec sa philosophie propre et son histoire particulière, est moralement concernée par cette boulimie législative du gouvernement nommé en mars dernier. De nombreux Juifs aujourd'hui Français ont vécu cette condition d'étranger en France. Beaucoup d'entre eux furent très contents de pouvoir se dire : "Heureux comme D' en France" et ils n'ont guère rechigné pour faire les démarches, quelquefois difficiles, qui leur permettaient d'acquérir la nationalité française.

La nouvelle loi dispose que les jeunes gens nés en France de parents étrangers doivent accomplir un acte positif et donc demander la nationalité. A première vue, il n'y a rien de choquant dans cette exigence. Pourtant, cette nouvelle mesure fait peser sur les jeunes gens nés sur la terre de France, acculturés à la France, une suspicion systématique et paradoxale. Jusqu'à présent, les intéressés devaient, à leur majorité, demander une carte nationale d'identité. Cette démarche était plus qu'une formalité. Elle révélait précisément une volonté de devenir Français. Pourquoi ajouter une nouvelle exigence ?

Les contrôles d'identité destinés à dépister l'étranger en situation irrégulière rappellent bien des choses aux plus anciens d'entre les Juifs de France ("Papiers", "Papiren"). En 1993, il suffira d'avoir à Paris l'accent

yiddish par exemple pour qu'un agent de police administrative (c'est-à-dire agissant en dehors de toute enquête judiciaire) sache, dans bien des cas, (si l'on s'appelle Cohen, Lévy, Israël, Abramovitch ou Bensaïd) qu'on est Juif, ce qui, évidemment, n'est nullement honteux pour le contrôlé mais peut être significatif pour le contrôleur.

Un droit fondamental : celui de fuir la persécution

La situation nouvelle est peut-être aggravée par le fait qu'elle jette une lumière détestable sur la condition d'immigré en France. Qu'est-ce qu'un immigré ? C'est d'abord en général un allogène, ensuite un métèque (mot non péjoratif signifiant étranger établi dans le pays), c'est enfin un opérateur économique normal, en général sans grands moyens. Devant l'impossibilité (dont il est responsable) de contrôler l'entrée aux frontières, le gouvernement décrète que les immigrés se trouvant sur le territoire de la République doivent subir un traitement spécial même si aucune loi n'est violée ni aucun trouble apporté à l'ordre public. De plus, on prête au ministre de l'Intérieur l'intention de créer une véritable police de l'immigration. Pourquoi pas un commissariat général aux questions ... immigrées ? Cela aussi rappelle aux Juifs quelque chose.

Enfin, ce qui est le plus insupportable dans ces nouvelles dispositions votées par le Parlement et apparemment soutenues par une majorité ne tiennent pas compte de la situation de la France dans le monde. Le droit d'asile, reconnu par la Constitution française, est artificiellement rattaché à une politique de l'immigration et cela au prétexte qu'il y a de faux demandeurs d'asile. Or, ce même droit est inhérent à l'histoire des communautés juives d'Europe ; il est lié à un droit fondamental, celui de fuir la persécution. En laissant l'exercice de ce droit à l'appréciation de l'autorité administrative, la nouvelle loi y porte moralement atteinte.

Chacun doit comprendre aujourd'hui qu'il est absolument nécessaire d'établir des passerelles de solidarité entre le monde de la faim et celui des nantis. Quel drame y a-t-il à ce qu'un irrégulier en France "profite" de notre protection sociale ou compense, même s'il n'y a pas droit, sa misère par les miettes de nos festins ?

Actualité Juive du 8.07.1993

La fascination de la femme non juive chez Albert Cohen

par **Annie Goldmann**

Alors que la femme juive n'apparaît que caricaturale et grotesque comme Rachel, la mère " épaisse créature larvaire " ou Léa, la fille " aux jambes courtes de Mangeclous " - ou sous une forme fantasmagique, symbole du peuple juif souffrant et persécuté, dans le personnage de la naine Rachel Silberstein, la femme non juive occupe une place fondamentale chez Cohen. Adrienne, Aude, Ariane; la première lettre de leur prénom est comme une porte ouverte sur le chemin du bonheur et de la paix avec soi-même que Solal cherche désespérément. Est- elle le talisman magique qui permettra à l'exilé de s'intégrer au monde non juif en lui révélant les secrets des règles du non-dit, des codes implicites de la vie dans le monde " civilisé "? Parviendra t - elle à faire oublier au brillant fonctionnaire international, en apparence parfaitement assimilé, ses origines céphaloniques ? Réconciliera t - elle, enfin, les deux mondes auxquels appartient, malgré tout, Solal ?

Car, deux mondes rigoureusement opposés constituent l'univers romanesque de Cohen. Totalement antinomiques, ils ne présentent aucun terrain d'entente; il n'y a aucune passerelle entre les deux; on appartient à l'un ou à l'autre, jamais aux deux à la fois. Le premier est le monde juif de Mangeclous et ses amis; burlesque, rêveur, désordonné, inefficace, superbe et ridicule, flamboyant et misérable, c'est le monde de l'enfance de Solal, celui des rives de la Céphalonie, indescriptible, inimaginable, incompréhensible aux nonjuifs. Le second est le monde de la bourgeoisie protestante genevoise et des hauts fonctionnaires des institutions internationales, maîtrisant ses pulsions, créateur de formes, cultivé, raffiné.

Par ses origines et par ses choix, Solal participe aux deux univers: " monstre à deux têtes et à deux cœurs, il est tout de la nation juive, tout

de la nation française " . (1) Toute sa vie, il fera le va et vient entre ces deux univers, reniant le monde de son enfance pour se fiancer avec Aude, puis rompant avec elle pour retrouver son univers familial. Mais ces ruptures sont provisoires; car la contradiction de Solal réside dans le fait qu'il se sent solidaire des Juifs mais ne peut vivre avec eux et qu'il n'est pas solidaire des non - juifs mais ne peut vivre sans eux.

Le judaïsme de Solal est surtout social; c'est-à-dire qu'il prend la forme de l'appartenance concrète à une communauté. C'est la vue de Mangeclous et de ses amis, ou la rencontre dans une rue de Paris de la cohorte de vieux Juifs traditionnels qui le ramènent à sa judéité, ce n'est pas le sentiment religieux, la croyance en un Dieu qu'il vénère en n'y croyant pas", un Dieu " que je nie tout le temps et que j'aime tout le temps "(2). Le Dieu de Solal est son Dieu uniquement parce qu'il a été celui de ses ancêtres; s'il le vénère c'est parce qu'il se sent partie prenante du choix qu'ils ont fait au mont Sinai; sa croyance est plus un acte de fidélité envers le peuple juif qu'un acte de foi.

A la lisière, entre ces deux mondes, Solal se sent coupable d'abandonner le monde juif mais aussi de ne pouvoir s'intégrer totalement au monde non juif qui l'accueille, lui ouvre ses portes, lui permet la réussite sociale et professionnelle dont il rêve. Cette intégration se fait la conquête des femmes, séduites par la beauté et l'audace de Solal. La femme non - juive serait - elle le maillon qui lui permettrait de s'intégrer à une collectivité convoitée ?

Les choses ne sont pas aussi simples. C'est en étudiant la fonction qu'occupent ces femmes dans l'oeuvre de Cohen que l'on pourra dégager leur véritable signification; on verra que cette fonction évolue en relation avec l'évolution de la perception qu'a Solal de sa place par rapport aux deux mondes qui structurent son univers.

Quelles sont les caractéristiques de la femme non juive, par rapport à la femme juive ? Tout d'abord, elle incarne la beauté absolue; or, selon la tradition juive une femme doit être choisie avant tout pour ses qualités de future épouse et mère. Pour un Juif pieux, la beauté est un piège qui détourne de la piété, et son culte mène à l'idolâtrie. C'est pourquoi le vieux Gamaliel met en garde son jeune fils: " Méfie toi de ce qu'ils appellent Beauté ". Par ailleurs, la femme non juive est " naturelle ", en ce sens elle rétrograde l'homme à l'état de nature (ce

qui est absolument contraire au judaïsme), elle est donc capable d'impudeur, " femelle, je te traiterai en femelle" dit Solal à ses conquêtes, alors qu'une juive à perruque ne perd jamais son prestige "En même temps, elle est le produit de siècles de civilisation, de raffinement, de maîtrise et ce contraste fascinant et répugnant entre " la bacchante " et "la madone" rend Solal fou. Enfin, et surtout, elle est capable d'un dévouement absolu envers l'homme aimé; ni famille, ni enfants, ni communauté ne l'arrêtent, alors que la femme juive est liée au foyer, à la famille et ne mettra pas aussi facilement en balance son attachement envers les siens et un amant(3). La soumission de la femme non-juive à son amant est totale; avec elle, Solal a l'illusion d'être un roi, maître absolu d'un corps, d'une âme, d'une vie, d'un destin, et ne voit pas que ce dévouement est l'expression d'un profond égoïsme.

Adrienne est la première. Plus âgée que Solal, elle oublie le jeune homme, presque encore un enfant, parce qu'elle appartient au monde qui lui apparaît alors inaccessible la beauté, de la culture, et du prestige social. Le drapeau français claque orgueilleusement dans le ciel de Céphalonie pendant que s'avance vers l'enfant ébloui " la déesse blonde vêtue d'ironie violette". Ce n'est pas un hasard si le jeune Solal enfreint l'interdiction paternelle de se rendre à une réception du consul de France le jour même où la communauté juive de Céphalonie prie en faveur de Dreyfus qui vient d'être condamné à la relégation. Dreyfus, " qui est traître, évidemment ", étant donné que Solal se prépare justement à rejeter les siens. Adrienne n'est pas seulement l'initiatrice sexuelle, elle lui donne surtout les clefs de la bonne société. Elle lui apprend les bonnes manières, le guide dans ses achats, lui inculque les petits détails qui font d'un jeune garçon mal dégrossi un parfait homme du monde. Son rôle se limite à l'amener au seuil du paradis. A lui de jouer s'il désire y pénétrer définitivement.

C'est ce qui se passe avec Aude. Malgré une intrusion intempestive des Valeureux qui risque de tout gâcher, Solal réussit à épouser la nièce d'Adrienne, véritable princesse de contes de fées, belle, amoureuse et .si peu juive. " Issue des possesseurs de la terre " (4) au " front proéminent sûr de son destin " (5), antisémite sans le savoir " En somme, c'est ce qu'on appelle un juif, dit - elle avec mépris " (6).

Le beau - père, résigné au surprenant mariage est plus clair: " Pas d'ambiguïté. Français et uniquement Français et tout ce que cela comporte " enjoint - il au futur gendre (7) et il conclut avec soulagement en aparté: " Il se fiche d'eux et du peuple élu et se convertira probablement ". (8) A ce moment de la vie de Solal, il n'a pas tout à fait tort de préjuger du reniement de son gendre. Car ce qui attire Solal, plus que la beauté d'Aude, c'est la certitude et la pérennité du destin des " Autres ". 3 Dans toutes ces rues, ces hommes savaient où ils allaient; les petits buts étaient visibles."(8) "

Tout était clair pour ces gens. Le monde était tracé à la règle...Solal, lui, n'avait que Solal.. Pauvre fils de la Loi et des oignons crus." (9)

Le mariage avec Aude est le mariage mixte type dans lequel un des conjoints (ici Solal) a complètement renié sa spécificité. Solal joue à fond le jeu de l'intégration jusque dans ses ultimes conséquences.: " Assez d'histoires de peuple élu. J'en ai assez du peuple élu. Je n'ai pas le temps. Peuple élu en vérité ! Et en quoi ce petit ramassis de rats peureux...Je suis un renégat, Dieu merci, dites le au rabbin juif et laissez - moi tous en paix "(1).

Sa réussite dans le monde est exceptionnelle; Cohen en rajoute intentionnellement: plus jeune député de France, directeur d'un journal influent, bientôt ministre; seul son refus de faire un enfant à Aude pourrait révéler la trace d'un certain malaise; mais il conjure violemment le spectre du remords en chassant son père et en brandissant devant lui une croix qui fait reculer, épouvanté et désespéré le vieux rabbin Solal.

Solal a donc, semble-t-il définitivement choisi son camp, mais la visite subite des siens réveille sa culpabilité et sa nostalgie; ne pouvant les introduire dans son univers de " renégat va les enfouir dans sa cave admirable métaphore de l'inconscient - espérant, contre tout réalisme, les cacher à son épouse. Or, on ne peut vivre avec un si lourd secret, les origines juives finissent toujours par être découvertes. Puisqu'il est impossible d'amener les siens au monde non - juif, Solal va tenter de convertir sa femme, de lui faire franchir la barrière qui sépare les deux mondes. Mais, c'est un échec; malgré son amour, son dévouement, sa docilité, Aude ne peut " devenir juive ". Incapable de

choisir, Solal s'enfonce alors dans la déchéance et la folie, laissant cependant la marque de sa présence dans le monde non - juif, un fils. Mais sa vitalité l'emporte sur la mort; il se redresse, quitte les lieux " en regardant le soleil face à face ", c'est - à - dire le monde païen, puisque le peuple juif est peuple non du soleil mais de la lune.

Avec Belle du Seigneur, nous abordons la troisième étape. Après l'initiation (Adrienne), après la tentative d'intégration (Aude), Solal décide de renvoyer dos à dos le monde juif et le monde non - juif et de vivre avec Ariane dans une sorte de non man's land de rêve et d'amour. C'est le seul moyen d'échapper à la contradiction insoluble. Renonçant à l'intégration sociale dont il a mesuré les vanités et les petites choses, fuyant le délire onirique du monde juif, la seule solution consiste alors dans la constitution d'un espace propre qui échapperait aux exigences des deux mondes également insoutenables. C'est le triomphe absolu de l'individu sur le collectif. Solal n'essaie plus de former un couple dans la société puisque l'expérience lui a montré que c'était impossible; il tente l'expérience du couple solitaire, en dehors de toute communauté humaine. C'est le mythe de l'amour sur une île déserte, de la passion comme unique objet des préoccupations des amants. Aventure que seule une femme non juive peut affronter, une femme juive telle que la décrit Cohen, ne renonçant pas aussi catégoriquement à son environnement.

Le monde non juif est vu maintenant sous un angle très critique par Solal. Il n'y voit qu'hypocrisie, lâcheté, calculs, jalousies. Madame Deume devient "la mère Deume " et son fils adoptif n'est qu'arrivisme, bêtise, et servilité. Ariane, elle-même rejette cet univers étriqué où elle a échoué par peur de la vie, et assume superbement l'exclusion sociale en suivant Solal. C'est parce qu'elle prend ce risque qu'elle est chère à ce dernier, fier de prendre une revanche inavouée sur un monde qui n'exerce plus sur lui la fascination de sa jeunesse. " Lasse d'être mêlée aux ignobles, elle a fui la salle jacassante des chercheurs de relations et elle est allée volontaire, bannie, dans le petit salon désert à côté...ô ma soeur folle." (12)

Mais la passion qui ne s'alimente pas de la tendresse, de l'activité sociale, de l'acceptation de la quotidienneté et de la reproduction du couple par les enfants, ne résiste pas au temps. En quelques mois, tout

ce qui fascinait Solal, tout ce qui faisait de la femme non juive un objet de désir fou, se renverse en éléments négatifs. La Beauté devient obsessionnelle; sa préservation demande des soins constants et des précautions innombrables. Pour la protéger, les amants en vinrent à créer des rituels absurdes destinés à éviter la trivialité de la vie quotidienne et la promiscuité; les petites misères du corps humain, les besoins physiologiques essentiels, les fonctions digestives, les négligés du matin, sont disciplinés, occultés, niés, grâce à un système complexe d'allers et de venues scandé par des coups de sonnettes incessants qui affolent la servante Mariette: " Il y en a pour quand elle demande si elle peut circuler sans qu'il la voie, vu qu'elle n'est pas assez pomponnée, y en a pour quand il répond d'accord, y en a pour quand il dit de rentrer vu qu'il doit aller se chercher un livre au salon et qu'il n'est pas visible comme ils disent, étant qu'il n'est pas encore rasé. " (13) etc..

Toutes les caractéristiques de la femme non juive qui fascinaient Solal vont se transformer peu à peu en défauts. L'amour de la nature devient " cette obsession morbide des beautés de la nature. Aimé, venez voir la teinte de cette montagne. Bien il y allait et ce n'était qu'une montagne, une grosse pierre....Aimé, regardez ce coucher de soleil!" Solal se souvenait alors des paroles du vieux Gamaliel: " Anathème à qui s'arrête pour regarder un bel arbre. Nous sommes le monstre de l'humanité car nous avons déclaré le combat à la nature." Monter à cheval, activité si étrangère au monde juif et dont Solal était si fier naguère, devient " faire l'imbécile anglais sur une bête plus venteuse que Mangeclous ". De même l'éblouissement sensuel des débuts, la merveilleuse soumission de l'amante et sa stupéfiante liberté " à l'état de nature sur un lit ", deviennent " singeries, cabrioles de singes..trapèze volant ". L'admirable coexistence entre une liberté sexuelle avouée et un comportement mondain bienséant, devient hypocrisie et mensonge.

Enfin, la culture occidentale dont est nourrie Ariane, élément fondamental de sa séduction, ne présente plus aucun intérêt pour Solal. " A quoi bon Proust, à quoi bon savoir ce que faisaient et pensaient les humains si on ne vivait plus avec eux?...Monuments et musées, visites sans intérêt parce qu'ils étaient, elle et lui, hors de la

communauté humaine ." (16)

Enfin et surtout, pas d'enfants; car " les enfants supposaient le mariage et le mariage supposait la vie dans le social. Or, si Solal regrette le contact social: " Il les envia d'avoir une hiérarchie, une vie sociale un milieu, comme ils disent. " ~l ne peut résoudre ce problème puisqu'il a rejeté les deux communautés, la sienne et celle d'Ariane.

Lors d'un voyage solitaire à Paris, Solal revoit les siens: " il les reconnaît, reconnaît ses bien-aimés, pères et sujets, humbles et majestueux, les pieux de stricte observance, les inébranlables, les fidèles à barbes noires et mèches temporales....et debout devant la vitrine et ses rideaux, leur roi solitaire balançà à son tour son buste, balance au rythme immémorial, chante en la vieille langue un cantique à l'Éternel " Solal se retrouve solidaire de son peuple, mais ne le rejoint pas. Enfermés dans une passion qui ne peut que se dégrader, les amants vivent une descente aux enfers qui finit dans une mort abjecte.

En fin de ce parcours jalonné par trois figures de femmes, il n'y a aucune solution pour Solal. Il a voulu être roi (" ces femmes le consolent aussi de n'être pas, roi, car il est fait pour être roi ") dans le monde non-juif car il refusa régner dans le monde juif. Il a cru trouver dans la possession absolue de la femme non juive un substitut à ce royaume auquel il se croit destiné par l'adoration qui a entouré son enfance, comme tout mâle juif. Mais ce royaume est illusoire et n'a aucun impact sur le monde extérieur.

La raison de cet échec réside dans la conception totalement antinomique et manichéenne que présente Cohen entre les deux univers, juif et non juif. C'est parce qu'il n' y a pas de passages possibles, ni de compromis, ni d'accommodements, que la situation est sans issue. Il n'y guère, en effet, dans ses trois romans, aucune femme juive dite " émancipée " c'est-à-dire ayant conquis les privilèges de la modernité tout en gardant une identité juive. Aucun représentant de la " bourgeoisie éclairée " juive, telle qu'elle existe depuis deux siècles en Europe ne vient contrebalancer la bourgeoisie chrétienne. Cohen ignore cette réalité, parce que pour lui, la spécificité juive est uniquement traditionnelle. Étrangement, il n'envisage à aucun moment une possibilité de juive moderne, cultivée, intégrée dans le monde

occidental, mais juive quand même. " J'appartiens à la nation juive et à la nation française " répète Solal. L'utilisation du terme " nation juive " indique bien que la judéité s'établit, pour lui, en tant que nation et non en tant que peuple; et, ce faisant, il institue entre les deux termes une relation absolument symétrique et donc une égalité indépassable.

La femme non juive n'est pas seulement un être désiré. Elle est surtout la médiation grâce à laquelle Solal pense et institue son rapport au monde non- juif. Adrienne lui en donne les clefs; Aude l'y fait pénétrer;

Ariane accepte de l'abandonner pour le suivre. Mais aucune des trois n'est parvenue à lui faire oublier la cohorte " famélique, poétique, excessive et désespérée " à la fois chérie et détestée de son enfance, sans laquelle et avec laquelle il ne peut v i v r e .

NOTES

- 1) Belle su Seigneur, p. 721, Ed. Gallimard.
- 2) idem, p.752
- 3) Le petit Samuel résume parfaitement cet idéal: " O mes amis quoi de plus beau que le mariage et la fidélité ? Tu regardes ton épouse, tu lui souris, tu n'as pas de remords, et Dieu est d'accord! Si tu as des ennuis, tu les lui racontes en rentrant à la maison et alors elle te reconforte, elle te dit de ne pas te faire de soucis et que tu es un imbécile. Alors tu es content; E vous vieillissez ensemble tous les deux gentiment. Voila, c'est cela l'amour. Quoi de plus beau, O mes amis, dites - le moi ?"(idem, p. 562)
- 4) Solal p. 129
- 5) idem. p. 161
- 6) idem p. 163
- 7) idem p. 329
- 8) idem p. 255
- 9) idem p. 269
- 10) idem p. 194
- 11) idem p. 334, 336
- 12) Belle du Seigneur p. 38
- 13) idem p. 689
- 14) idem p. 714
- 15) Solal, p. 48
- 16) Belle du Seigneur p. 703

A propos de

“Moi Ivan, toi Abraham”

par **Anny Dayan-Rosenman**

Le film de Yolande Zauberman “ Moi Ivan, toi Abraham ” s’inscrit par son titre même dans un rapport d’ouverture , dans une Pologne bigarrée, traversée de langues et de migrants , où la caméra saisit shtetl et campagne, rapports sociaux et peurs ataviques , juifs et non juifs pris dans un rapport inextricable de fascination et de haine .

Le spectateur est dans le même temps guidé vers une réalité qu’il croit reconnaître et confronté à une radicale étrangeté qui est celle du monde qui entoure le shtetl mais aussi celle du shtetl lui-même au prisme d’un certain regard , d’un certain cadrage , et d’un choix d’écriture qui refuse la nostalgie comme dimension première de l’évocation.

Ce choix s’exprime dès l’ouverture par l’absence de toute mélodie évocatoire , par la sécheresse d’une bande-son “ réaliste ” :bruits de portes, de verrous, de pas, hennissements de chevaux et bien vite dans l’auberge, télescopage de langues :polonais, russe, tzigane ,yiddish sans que rien vienne guider le spectateur dépaysé ou l’avertir que l’on passe de l’une à l’autre.

Les chants viendront plus tard , sous une forme non convenue : mélodie qu’un musicien juif rapporte en cadeau à son fils et qu’il lui chuchote à l’oreille , splendide chant funèbre, non pas yiddish mais tzigane .

Le shtetl est le coeur même du film, le lieu où convergent toutes les fuites et tous les retours . Pourtant nous assistons à un récit d’errances, où se croisent la course du militant communiste échappé de prison, le vagabondage de deux enfants Ivan et Abraham partis à l’aventure , la lente progression amoureuse de Aaron et de Rachel sur leur vieille carriole, et les galops fous de chevaux sauvages , ivres d’espace comme leur maître, Stépan .

Sous leur pas, autour de leur course , s’étend à l’infini la Pologne , si souvent réduite au niveau de nos représentations à la mesure du shtetl ou

du ghetto, au périmètre urbain des grandes villes ouvrières ou aux périmètres maudits qu'entourent des barbelés. Pays de grands espaces, pays de fleuves, d'arbres, de routes dont de longs travellings donnent la mesure et dont on se souvient que c'est aussi la Pologne de Wajda (ce que la présence de Daniel Olbrychski, Stépan, magnifique et déchu vient encore rappeler).

De sembler si grande et parfois si belle, en est-elle pour autant moins terrible ?

Les espaces qui s'ouvrent de l'autre côté du village et du pont qui le borne, sont des espaces inquiétants, peuplés de cosaques fous qui font danser sous la lanière de leur fouet, juifs et tziganes confondus dans la même haine, de tribus errantes aux rites inexorables, de paysans pétris d'ancestrales superstitions.

Pour Ivan et Abraham, petits poucets jumeaux, l'un juif et l'autre goy, la forêt est peuplée d'ogres et parfois comme dans les contes, de présences protectrices qui les arrachent à leurs bourreaux. Mais pour le spectateur qui historiquement se trouve déjà sur l'autre versant du désastre, c'est le monde décrit par Kosinski dans " L'oiseau bariolé " qui se profile. Monde fou de barbarie, de superstition et de religion mortifère, où le visage de l'Autre représente le mal absolu à détruire, à punir. Où le geste destructeur est esquissé, en suspens .

Le shtetl où Aaron, au sortir de prison dirige sa course, le spectateur le reconnaît avec sa mémoire ou avec sa culture . Avec ses maisons de bois, ses rues resserrées, ses enclaves champêtres il se livre au regard en une suite d'images familières : la prière du vendredi soir où convergent les hommes en tenue de shabbat tenant leur fils par la main, les voisins polonais mi hostiles, mi curieux, la discussion sur Marx -Shmarx entre le père encore pratiquant et le fils communiste, l'application de Reisele la ménagère, qui, à genoux, frotte le sol avant l'arrivée du shabbat, le heder où les enfants ânonnent et bavardent sous l'oeil indulgent du vieux maître, l'évidente autorité du rabbin à l'air impérieux et à la barbe grise .

La pellicule en noir et blanc, jouée sur les ombres et les lumières en ce qui apparaît parfois comme de véritables citations des photographies de Roman Vishniac . Elle restitue à la fois le mouvement de la vie et la prémonition que le halo qui l'entoure est celui d'un monde condamné. Le

film se donne parfois à lire comme un livre d'images et pourtant il s'inscrit dans l'Histoire par ce qu'il peut apporter de contradictoire à ces images d'Épinal.

Tout en rendant compte de l'hostilité extérieure à ce petit monde, la réalisatrice a su témoigner par petites touches des tensions internes qui le traversaient, le travaillaient au risque de le faire imploser. En cela, les personnages font penser à des personnages de Joshua Singer, ¹ dont les oeuvres sont inscrites au coeur d'une réalité encore vivante. Ils ont leur puissance, leur colère, leur insertion dans les luttes sociales de l'époque, leur désir de liberté ou leur révolte face à des règles trop strictes ou un monde trop fermé. La famille du rabbin en est l'illustration. Le fils du rabbin est musicien, il tente de défendre ses enfants contre l'autorité paternelle et fait la cour à sa femme qui, contrairement à la tradition, n'a pas rasé ses cheveux et ne porte pas perruque. La petite fille Rachel refuse le prétendant qu'on veut lui imposer, et s'enfuit avec Aron qui est communiste, comme l'était une grande partie du prolétariat juif de l'époque, et qui veut lui partir vers la France, terre de liberté.

Dans une interview accordée à Nicole Zand, Yolande Zaubermaier s'en explique :

" le film pour moi, ce n'était absolument pas la volonté de reconstitution d'un monde parce que ce monde, je ne le connais pas et je ne sais pas comment il était. Mais c'était une intuition un peu imaginaire. En me mettant moi-même à l'intérieur de ce monde, je me projetais beaucoup dans le personnage d'Abraham, moi qui aurais étouffé aussi à l'intérieur de ce monde, qui avais envie que ce monde existe et en même temps de vivre dans un monde mélangé "

Car c'est en Abraham que se cristallise une grande partie de cette révolte. L'enfant ne veut pas prier, il s'ennuie au heder, et s'amuse avec un sifflet à la synagogue. Il n'obéit pas au grand-père, il aime les chevaux et les monte malgré les interdictions. Il préfère être séparé de toute sa famille que de son ami Ivan qui n'est pas juif et avec lequel il s'enfuit. Moment important du film, me semble-t-il, celui où l'enfant coupe ses péot, opérant ainsi une transgression majeure, un acte de coupure symbolique mais qui pourtant ne changera rien à la perception que les non-juifs ont de lui.

Les deux enfants s'enfuient du shtetl en pleine nuit, dansant sous la lune comme de petits fantômes ivres de liberté. Lorsqu'ils reviennent, il n'y a

plus de shtetl, il n'y a plus personne , seulement des ruines fumantes et quelques survivants égarés .

Car la force du film est d'avoir opéré une sorte de montage parallèle , dont une partie reste invisible, hors- champs . Au vagabondage des enfants et du jeune couple dans la campagne polonaise devrait correspondre en montage alterné les scènes du pogrom que nous ne verrons pas .² .

Le drame , nous l'avons vu se préparer de façon inéluctable . Yolande Zauberma n s'attarde longuement sur les causes profondes et occasionnelles de ce pogrom: Fascination et peur superstitieuse des paysans polonais devant ce qu'ils imaginent être le rituel du shabbat . Accusations de meurtre rituel .Responsabilité de l'Église dans l'enseignement religieux de la haine . Situation de détresse sociale après la fuite du châtelain qui ruine le village et fait reporter sur son intendant juif la haine des villageois.. Arrivée d'un agitateur qui canalise vers le shtetl leur désir de vengeance . Là encore , pas de stéréotypes: L'agitateur est un vieil instituteur aigri et alcoolique qui cherche des boucs émissaires à sa misère et à son échec. Face à lui, un jeune homme plus ambivalent qui tente de dominer ses propres superstitions et de défendre les juifs. Sans succès . On le voit forcer la porte du rabbin et s'arrêter déconcerté de ne rien voir qui corresponde à ses fantasmes. Il lui crie de partir mais il est difficile de démêler le sens que lui-même donne à ce message .

On a pu faire à la réalisatrice des reproches sur l'exactitude de tel ou tel détail , sur l'absence de localisation exacte de son village, quelque part aux confins de la Pologne sur l'absence de pogrom aux dates qu'elle semble avoir indiqué (année 30). C'est ne pas prendre en compte le fait que dans le cas d'une oeuvre d'art , les critères de vérité (sauf erreur grossière , ce qui n'est pas le cas) sont d'un autre ordre et s'évaluent à une autre échelle

La date du pogrom importe peu, c'est le démontage du mécanisme qui le rend possible et peu à peu inévitable dans une société donnée qui est important .Car il s'inscrit dans une temporalité différente comme le symbole de bien d'autres pogroms et comme l'annonce de la catastrophe à venir .

La scène non représentée se charge de notre mémoire, et de notre savoir.

CULTURE

De même que paradoxalement , s'ils survivent, Abraham et son compagnon seront en charge de la mémoire de ce monde qu'ils avaient voulu fuir et que , Aaron et Rachel , en route vers la France opèrent un raccord symbolique et instaurent fantasmatiquement quelque chose de l'ordre de la filiation avec la réalisatrice et une partie des spectateurs .

1 Joshua Singer est le frère aîné de Bashevis Singer . Ses romans reflètent les luttes et les tensions sociales du monde juif polonais d'avant-guerre avec une puissance que ne vient tempérer aucune nostalgie .Pour ne citer que quelques titres : Yoshe le fou . Camarade Nahman .

2 Puissante ellipse qui n'est pas sans rappeler celle qui structure l'un des romans d'Aaron Appelfeld Le temps des prodiges .Le narrateur Bruno, quitte enfant la Pologne dans un waggon à bestiaux vers une destination prévisible .Le récit reprend vingt ans plus tard, lorsque Bruno revient pour la première fois en Pologne chercher des traces de son enfance .

Lorsque la télé traite l'Histoire

par Alain PENSO

Les chaînes de télévision ne renonceront jamais aux variétés, surtout en ce moment, où elles s'approvisionnent sur tous les théâtres des événements du monde. Bien entendu, il n'est pas question de choisir les sujets mous, inopérants sur l'esprit du téléspectateur, inconséquents pour la progression de l'Audimat.

La Bosnie est un sujet de préoccupation pour les Français lorsqu'assis confortablement dans leur canapé, ils suivent les infos "spectacularisées" de TF1, les conquêtes éclair d'autres villages par les Serbes qui pratiquent l'épuration ethnique, sans répression aucune des instances internationales, tombées en léthargie. Le laisser-faire semble être tombé dans les mœurs.

La guerre dans l'ex-Yougoslavie doit-elle faire désormais sienne cette phrase célèbre : "Ah Dieu que la guerre est jolie" ?

On rit avec une tristesse impuissante à la mimique dérisoire du présentateur attitré des infos sur France 2. Nous nous demandons s'il saisit bien, quelquefois, ce qu'il lit sur son téléprompteur.

La profusion d'images a tendance à banaliser le conflit, toujours plus meurtrier, en démobilisant les personnalités, qui hier tentaient sincèrement de concilier les parties en présence. Il y aurait une réflexion à mener sur les informations qui nous sont diffusées. La règle du genre étant de nous transmettre suffisamment de "nouvelles" nourrissantes, redondantes, afin de donner à l'événement un goût de véracité.

Heureusement, Planète chaude sur France 2 présente un documentaire passionnant de Fritz Zeilinger, "Ne détruisez pas le rempart de l'Europe", qui retrace la fin de l'empire Austro-Hongrois. L'accent est mis sur les conséquences incalculables qu'entraînera la dislocation de ce grand empire. En deux parties, cette œuvre est riche

en faits historiques qu'il faut retenir pour comprendre la tragédie qui se joue à deux pas de chez nous.

L'actualité, ces derniers temps, rejoint sans cesse l'histoire. Il y avait eu par le passé le procès Barbie à Lyon, le tortionnaire de Jean Moulin, et de tant de victimes, souvent Juives. Les survivants étaient venus témoigner pour les nouvelles générations. Suivre les audiences du tribunal permettait aux hommes et aux femmes de comprendre l'histoire. Celle que l'on ne devrait plus jamais oublier.

Et voilà que sur TF1 un homme s'agite. Il se nomme Christian Didier, il n'a pas gagné 50 millions au loto, lui, mais une place un peu étrange au Panthéon des assassins de monstres. En effet, cet homme n'a rien trouvé de mieux à faire que de tuer René Bousquet le brillant ordonnateur de la raffle du Vel-d'Hiv effectuée à Paris les 16 et 17 juillet 1992.

Alors qu'il avait tout essayé pour se faire connaître des médias, en imposant sa présence aux césars et chez Sabatier, Christian Didier inventa ce stratagème, commettre un assassinat, puis convoquer la télé.

TF1 en fit ses choux gras jusqu'à l'indigestion, puisqu'elle diffusa, sans aucune gêne, l'ensemble de la confession du meurtrier. La chaîne ne se préoccupant guère, ni de la morale, ni de la légalité de passer ce document avant que la justice n'intervienne, Gérard Carreyrou pontifia à n'en plus finir, affirmant que TF1 n'accepterait jamais à des assassins d'enfants de passer en direct. En dehors du fait que ce batelier de l'information risque par ces propos de susciter des vocations, il semble pour sa part que d'autres forfaits pourraient trouver tribune... Mais avons-nous bien compris ses digressions philosophiques ampoulées ?

En réalité, nous nous demandons si Didier, en retard de quinze mètres, ne s'est pas pris pour Simon Wiesenthal, le chasseur de Nazis qui a voué sa vie à cette cause.

Les caméras installées par les journalistes dans la chambre d'hôtel de Christian Didier répondaient à ses ordres. L'image était dominée. Cela ne s'était jamais vu, les télé-esclaves-de-leur-sujet. Cela changeait du sujet dominé, réprimé, déshonoré comme dans les nombreux reality shows. A ce niveau, nous pourrions être en droit de nous inquiéter de l'extrême danger d'une telle émission qui glorifie le

meurtrier, lui cherche des circonstances atténuantes.

Le passage, sans transition, entre l'actualité, le reality show et l'Histoire empêchent notre cerveau de se remettre des "intempéries médiatiques". Nous nous perdons dans une obscurité dans laquelle toutes les idées et les faits auraient le même statut, inquiétant non ?

Fort à propos, Daniel Cordier, le secrétaire et biographe de Jean Moulin désapprouve l'assassin de René Bousquet qui a empêché la France de faire justice, en mettant en lumière au cours d'un procès impartial certains faits obscurs connus du seul accusé. Cordier est scandalisé de voir, après ce qu'il a vécu, ressurgir un antisémitisme sournois et choquant pour un homme de sa génération.

D'autres historiens sur Arte, dans "Transit", traitent de la pratique de l'histoire. L'émission est passionnante, les invités sont de choix : Bronislav Geremek, Georges Duby. Deux chercheurs de renom. Ils répondent aux questions de l'animateur ébloui, impressionné même. Quelques reportages sont présentés, appelant des commentaires, dont un sur le mouvement Hamas, la branche armée palestinienne de tendance intégriste religieuse. Une séquence décrit les affrontements entre Hamas et l'armée Israélienne. Le jugement de Georges Duby sur ces images sera déconcertant pour un historien de cette qualité. Sortant de sa réserve, il déclara en substance que l'occupation allemande était bien reposante à côté de l'occupation israélienne. Ces propos ne troublèrent personne ; ni le présentateur, ni Bronislav Geremek n'apportèrent une contradiction à cette sentence préemptoire. Comment pouvons-nous accorder une quelconque caution morale aux présentateurs de télé, qui laissent passer n'importe quoi lorsque cela provient d'une personnalité ?

Les historiens ne seront pas gratifiés par une attitude aussi légère. Ces amalgames, surtout de la part d'historiens, sont déroutants, voire déséquilibrants. Ils contribuent au dénigrement généralisé de l'histoire qui sert évidemment la cause politique de certains...

Et que devrait-on penser de l'exhibition à "Ex-Libris", consacré au thème de la mémoire de Pierre Touvier, cherchant par tous les moyens à réhabiliter son père Paul Touvier, l'un des bourreaux zélés de Lyon, lorsque tant d'hommes furent broyés coeur et âme par de tels assassins. Sur le même plateau, Annette Kahn, digne, écoutait des

mots surréalistes. Son père avait été assassiné par cette milice lyonnaise impitoyable ; aujourd'hui, que venait-on lui dire à la télé : N'y pensez plus, reconcilions-nous, victimes et assassins. Un comble ! Annette Kahn ne parlait pas d'abstractions, elle, mais d'une dure réalité, celle d'un fichier retrouvé, qui avait aidé la police lors des grandes rafles. Comment donner un sens à ce face à face entre cette "littérature" à tendance négationniste et la réalité de l'histoire vécue ?

L'histoire est une science qui requiert rigueur et réflexion. C'est ce que réussit admirablement Marc Ferro sur Arte dans Histoire parallèle, en opposant, documents d'origine variée à l'appui, des thèses différentes. Ne faudrait-il pas s'inspirer d'une telle méthode pour mieux saisir l'essence même de l'histoire ?

Sur la presse juive.

L'*Arche mensuel du judaïsme français* (14, rue Berger 75017 Paris) a adopté une nouvelle formule, rajeunie et agréable dont la qualité est incontestable. L'équipe à présent dirigée par Meir Weintraiter peut se féliciter d'avoir ouvert l'*Arche* à une interrogation sur le destin du judaïsme et des Juifs en France. ce qui ne peut qu'inciter à lire cette nouvelle *Arche* .

Pour ceux de nos lecteurs qui ne le connaissent pas encore le journal *Regards*, (52, rue Hôtel des Monnaies B 1060 BRUXELLES) nous signalons ce bimensuel publié par nos amis du Centre Communautaire Laïc Juif de Bruxelles (CCLJ), dont le fondateur David Süsskind vient d'être élu Président du CCOJB, l'équivalent belge du CRIF. *Regards* et le CCLJ sont depuis de longues années à la tête de nombreux combats pour les Juifs et la liberté :

Ils ont milité pour le droit à l'émigration des Juifs d'URSS.

Ils découvert et dénoncé la construction du Carmel d'Auschwitz

Ils ont été à l'origine de nombreuses initiatives pour faire avancer le dialogue israélo-palestinen sur la base de la reconnaissance mutuelle, dialogue auquel nous consacrons notre dossier.-

Enfin ils sont depuis toujours engagés pour la laïcité juive.

Des intellectuels juifs contre l'extrémisme ?

Sous ce titre l'*Arche* du mois de février 1994 publie le compte rendu intégral des journées d'étude organisées par le groupe *Gesher*, en hébreu "pont", fondé par un groupe d'intellectuels juifs se réclamant de la tradition religieuse : Shmuel Trigano, Raphaël Draï, Georges Hansel, Josy Eisenberg, Gilles Bernheim, Armand Abecassis, et Gérard Haddad, tous "soucieux de l'unité de la Communauté, et des risques actuels de scission" s'y sont exprimés. Débat fort intéressant au demeurant, qui eût pu l'être davantage si l'on avait noué un dialogue véritable avec les Juifs de bords différents, mais qui témoigne d'une certaine ouverture. A quelques dérapages près, comme en témoigne l'extrait suivant de l'intervention de Armand Abécassis, dont l'intolérance dans ce cadre a de quoi étonner :

"Il en va de même pour l'orgueil et l'insolence du Juif laïc. Sait-il exactement ce qu'il critique ? Sait-il lire seulement l'hébreu ? A-t-il, comme tout intellectuel, le souci de passer des nuits blanches sur un texte ou sur un rite quelconque, avant de se prononcer sur eux ? "

Nous pourrions suggérer à Armand Abécassis de chercher une autre définition de la laïcité que celle de "l'orgueil et l'insolence", à défaut de "passer quelques nuits blanches" il pourrait s'informer de ces Juifs laïques avant de se prononcer sur eux avec tant de haine, de mépris et surtout d'ignorance.

Lui qui prétend s'inspirer de la tradition juive, il devrait se souvenir du nom et de l'attitude tolérante d'un certain Hillel , au lieu d'adopter celle d'un Torquemada, ou d'un Savonarole fort peu juifs !

Le Comité de réaction

PLURIELLES

Bulletin d'Abonnement

Nom, prénom :

Profession :

Adresse :
.....

Téléphone :

Je souscris:

-Un abonnement annuel simple (4 numéros) : 80
Francs

-Un abonnement couplé (comprenant l'abonnement à la
lettre mensuelle) : 200 Francs

-Un abonnement de soutien : 150Francs et plus

Bulletin à retourner complété et accompagné de votre
règlement à:

AJHL 253, avenue Daumesnil - 75012 PARIS